

LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 209 - OCTOBRE 2013 - 2,30 EUROS

**Les candidats
aux municipales :
un premier état
des lieux** (Page 4)

VENDANGES : VIN, AMOUR ET FANTAISIE

Pour sa 80^e édition, du 9 au 13 octobre, la fête des vendanges se déroule sous le signe de l'amour. Nolwenn Leroy en est la marraine, Thomas Dutronc, le parrain. (Pages 2 et 3)



© Emma Pick et Yann Oran

**L'épicerie sociale
en libre-service
du Secours populaire**
(Page 5)

**Un cirque traditionnel
à la Porte
d'Aubervilliers**
(Page 6)

**Le gardien du Champ-
à-Loup a gagné contre
Paris-Habitat** (Page 7)

**Les 150 ans de
N.-D. de Clignancourt**
(Page 10)

**Le CIM quitte le 18^e
contraint et forcé**
(Page 11)

Calligraphie japonaise à Montmartre (Page 8)

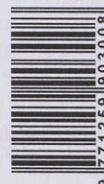
**Histoire : la presse dans le 18^e
entre la Commune et la guerre de 14** (Pages 16-17)

La nouvelle exposition de la Halle Saint-Pierre
(Page 19)

Le bulletin d'abonnement est en page 11.

**Simone et Micheline,
40 ans d'actions pour
la Goutte d'Or**
(Pages 12 et 13)

**Futures mosquées :
plaie d'argent**
(Page 14)



Dr. fel 30 32713

Fête des vendanges 2013 : Montmartre fête l'amour !

Pour ses 80 ans, la Fête des vendanges de Montmartre se déclinera autour de l'Art des mets et de l'Art d'aimer. En prélude à cet événement, une exposition historique est organisée jusqu'au 5 octobre par le Comité des fêtes et d'actions sociales et la mairie du 18e.

Poulbot et ses amis pouvaient-ils imaginer, en 1933, que 80 ans plus tard les vignes de Montmartre produiraient ce Clos Montmartre, fête chaque année au moment des vendanges en rassemblant une foule toujours plus nombreuse et joyeuse ? Car c'est bien leur généreuse initiative qui est à l'origine de la renaissance du vignoble de Montmartre, après quelques décennies d'oubli.

En effet, s'il existait à l'époque gallo-romaine, il a connu son apogée au XVIIIe siècle, quand les habitants utilisaient, contre une redevance, le pressoir de l'abbaye des « Dames de Montmartre », près de l'église Saint-Pierre. Le vin est renommé, en particulier la « goutte d'or ». Richesse principale de la Butte pour les laboureurs-vignerons, il est rouge ou blanc, Piccolo ou Guinguet et dégusté dans les cabarets du village. Cependant, la fin du XIXe siècle sera fatale aux vignes parisiennes, non seulement à cause des maladies (mildiou, phylloxera) mais aussi... du développement immobilier !

Gamay et pinot noir

Le 9 juin 1929, Pierre Labric, maire de la Commune libre, Jean-Louis Forain, Francisque Poulbot et Adolphe Willette, fondateurs de la République de Montmartre, ainsi que Victor Perrot, président de la Société d'histoire et d'archéologie du « Vieux Montmartre », informés d'un projet de construction d'immeubles sur un terrain, propriété de la Ville de Paris, à l'angle de la rue des Saules et de la rue Saint Vincent, y installent en deux nuits un square pour les enfants, le « square de la Liberté ». Mais c'est en 1933 que renaît l'idée du vignoble et que sont plantés les 3 250 pieds de gamay et pinot noir, provenant de Thomery près de Fontainebleau.

En 1934, la première « Fête du raisin » a lieu en présence du président de la République, Albert Lebrun, de la marraine Mistinguett et du parrain Fernandel, alors que la vigne ne produit qu'à la troisième année de plantation ! Les vignerons du Beaujolais ont offert des grappes pour la fête, comme ceux de Caromb, au pied du mont Ventoux, les feront après la grêle de 2003... et ceux de Gigondas cette année, pour la Cuvée du cœur !

La vigne reste placée sous le signe de l'entraide et de la solidarité, com-

me le souhaitent ses fondateurs. La récolte de 1935 a été offerte à l'hôpital Lariboisière, pour les malades tuberculeux. Les élus décidèrent ensuite que le moût de raisin serait vendu au verre (très petit et très cher !), au bénéfice de plusieurs œuvres.

Même pendant la période difficile de l'Occupation, les fêtes des vendanges ont été maintenues, non sans mal. En 1943, les autorités allemandes n'ont permis qu'un programme réduit à un concert public, une vente aux enchères de raisin et objets divers, au profit du Comité d'assistance aux prisonniers et, comme en 1942, limité à la place du Tertre. Dans une lettre de novembre 1942, le maréchal Pétain remercie le maire pour son envoi de jus de raisin et la vente pour les prisonniers de guerre, « nos chers absents ».

Amoureux entretenue

L'idée de faire du vin n'apparaît qu'en 1953, comme en témoigne un document du 22 septembre 1953 : « Quant à l'utilisation du raisin... une

vinification normale et son traitement pour une mise en bouteille est envisagée ». Et un journal du 2 octobre de la même année, titre : « Montmartre se propose cette année de tirer du vrai vin de ses vignes ».

Le « Clos Montmartre » était né ! Devenu un haut lieu d'accueil de cépages réputés, il a reçu en 1955 des plants de Tannay en Nivernais, de Champagne, des Alpes-maritimes, de Montbazillac et de Bergerac. En 1957 ont été plantés symboliquement des ceps de Gironde.

Depuis 1933, la vigne est amoureux-ement entretenue tout au long de l'année par les jardiniers de la Ville de Paris et la vinification est assurée dans les caves de la mairie, sous le contrôle d'un œnologue (Francis Gourdin pendant des années, tout juste remplacé par Sylviane Leplâtre).

Aujourd'hui, le Clos Montmartre compte 1 762 pieds de gamay, de pinot noir et de cépages de grandes régions viticoles, sur 1 556 m².

En 2012, il a produit 700 bouteilles numérotées, vendues aux enchères,

au profit du COFAS. L'esprit de Poulbot plane encore sur la Fête des vendanges !

Annie Katz

Jours de fête

• Mercredi 9 octobre :

Journée des enfants : les petits Facteurs d'Amour de 14 h à 16 h 30 au mail Binet : 600 enfants des centres de loisirs du 18e, accompagnés par Henri Dès, les P'tits Poulbots, la fanfare Condor 601 et Adodièse

Soirée d'ouverture : performance atypique « Amours en vies », création du compositeur Nicolas Frize avec des habitants du 18e. Puis Grand bal amoureux « Impression Amour », à la mairie.

• Jeudi 10 octobre :

La Grande chorale des écoles à 15 h square Louise-Michel

Mariages insolites - Accords gourmands à 19 h 30 aux Trois Baudets

• Vendredi 11 octobre :

Service public des Facteurs d'Amour, à la Poste, rue Duc.



La vigne de la rue des Saules. Orientation nord mais protection rapprochée.

© Jacky Libaud/ Balades dans les jardins

Nolwenn Leroy et Thomas Dutronc parrains de la 80e édition de la Fête des Vendanges



Nolwenn Leroy, Miss. Tic et Thomas Dutronc à l'honneur pour la fête.

Marraine des Vendanges, la Bretonne Nolwenn Leroy, chanteuse populaire, a été découverte par l'émission de télé-réalité *Star Academy* qu'elle a remportée en 2002. Depuis, elle a enregistré six disques et remporté plusieurs prix. Le parrain, Thomas Dutronc, fils de Françoise Hardy et Jacques Dutronc, a fait ses gammes en côtoyant les musiciens de jazz manouche au cœur du marché aux puces de Saint-Ouen. D'un côté, une artiste qui a su se faire un nom dans la chanson française. De l'autre, un chanteur qui a su se faire un prénom.

Pour Nolwenn, c'est l'amour

D'après la chanteuse : « *L'histoire de sainte Nolwenn est curieusement similaire à celle de saint Denis, premier martyr de Montmartre. Nolwenn est morte d'avoir voulu se préserver pour l'amour pur. Il était donc écrit que je devais rencontrer Montmartre et l'aimer.* »

Pour Nolwenn, Montmartre est magique. Le vin et l'amour y sont comme un gage d'éternelle jeunesse, légers et profonds, sombres, lumineux, mystiques même. Cette étrange alliance a donné naissance au Sacré-Cœur et aux cabarets. Ici se côtoient les sobres religieuses, la Goulue et Nini Pattes en l'air.

Fou de Django Reinhard depuis ses 18 ans à peine, Thomas Dutronc s'est imprégné de sa musique. Il a beaucoup travaillé la guitare. À la Chope des puces, un lieu éminemment manouche, il se crée une famille, et joue avec Romane ou Biréli Lagrène. Il y prend des habitudes, crée un répertoire, jazz, swing. « *Un an après avoir commencé la guitare, j'avais basculé. Dans mon précédent spectacle, je commençais par passer un vinyle de Django. Mais, même si on vivait 250 ans, on ne pourrait pas faire ce que Django faisait. J'ai donc arrêté cet exercice.* »

En 2007, il sort l'album *Comme un manouche sans guitare* où il se révèle comme chanteur tout en restant fidèle à son style musical. Deux mois après sa sortie, 400 000 exemplaires sont vendus et, en 2008, il remporte une Victoire de la musique. Il fait son premier passage à l'Olympia en 2009.

Pour Dutronc, c'est le vin

Quand on lui a demandé d'être le parrain de la fête des Vendanges, il a tout de suite dit oui : « *Quand on me parle de participer à une manifestation autour du vin, s'exclame-t-il, je ne sais pas pourquoi, j'ai tendance à être partant et à m'émouvoir. Le vin ce n'est pas comme l'alcool fort, c'est plein de bonnes choses pour la santé, mon médecin et mon curé me l'ont confirmé. Ça détend, ça fait rire, ça fait chanter, ça fait du bien. Du moment que l'on n'oublie pas de s'arrêter avant le troisième litre. Je suis tout naturellement ravi et fier d'être*

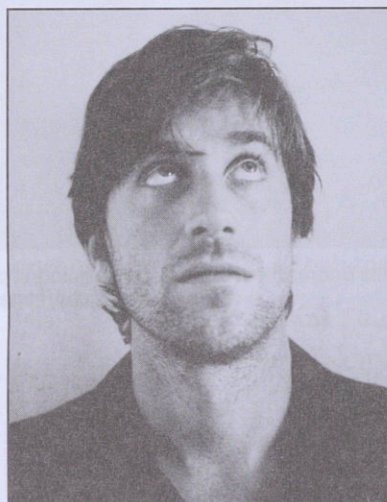


Photo DR

parrain des vendanges ! Enfant, je passais devant ces vignes, j'allais retrouver ma grand-mère à qui je disais d'ailleurs je viens à "ton" Martre.

Miss. Tic a dessiné l'affiche

Poète et plasticienne, femme libre, Miss. Tic bombe depuis 1985 ses pochoirs sur les murs de Paris et d'ailleurs. Ses œuvres appartiennent au public et rythment le quotidien des parisiens. La brigade anti-graff de Paris n'efface pas ses pochoirs dans la ville.

Elle aime faire des affiches. Pour elle, c'est toujours un challenge de trouver une idée et de la réaliser. De plus, elle adore changer de médium. Depuis bientôt trente ans, elle crée sur des supports variés : murs, toiles, papiers. Elle réalise aussi des produits dérivés. Mais créer une affiche, ce n'est jamais facile !

Miss. Tic est née dans le quartier. « *Je ne suis pas née à Montmartre mais à Barbès, précise-t-elle. Ceci dit, je passais mes jeudis après-midi dans les jardins du Sacré-Cœur avec ma grand-mère Jeanne, concierge rue Labat. J'aime le 18e arrondissement pour sa diversité, autant sociale qu'architecturale.* »

Claude Polak



Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris.
Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

twitter : @le18edumois

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Mary Adams, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinnet, Anne Bayley, Fabrice Benoist, Chantal Bizzini, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Djimmy Chatelain, Tessa Chéry, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Annie Katz, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Mounoury, Céline Mouzon Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Claude Polak, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pierrick Yvon.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

● **Fondateurs** : Noël Monier, Jean-Yves Rognant.

Le bulletin d'abonnement est en page 11.

Les petites annonces et le courrier sont en page 22.

RETROUVEZ le 18e du mois sur les réseaux sociaux



Taper facebook + Le 18e du mois



twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

Parcours du goût de 10 h à 22 h sur la butte Montmartre, avec des artistes de rue. **École du goût** au jardin Saint-Pierre et menu « À cœur »

Coup de cœur à Pajol, esplanade Nathalie-Sarraute à 19 h : l'hymne à l'amour par des chorales, chanteurs amateurs et le public, suivi par le Bal-passion Rouge baiser (vêtements couleur passion !).

• **Samedi 12 octobre** :

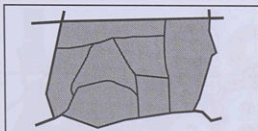
Grand défilé avec la « Parade des postiers » départ à 15 h de la mairie, en présence des marraine et parrain : Nolwenn Leroy et Thomas Dutronc.

Balcon enamorés et fenêtres bavardes, le Ban des vendanges

Feu d'artifice : « Parlez-moi d'amour » à 21 h 45 au pied du Sacré-Cœur

• **Dimanche 13 octobre** :

Non-demandes en mariage... pour tous ! de 10 h 30 à 12 h 30, place des Abbesses. Concert de clôture : **Alain Chamfort**, à 16 h à La Cigale.



À cinq mois des municipales : premières listes

Les élections municipales auront lieu les 23 et 30 mars 2014. La plupart des listes ne sont pas complètement constituées. Les états-majors doivent d'abord régler leurs dissensions internes avant d'arrêter leur choix. Qui conduira les listes dans le 18e arrondissement ? Petit panorama politique.



De gauche à droite : Roxane Decorte, Pierre-Yves Bournazel et NKM au square Léon.



Eric Lejoindre, premier adjoint au maire du 18e et Claudine Bouygues, conseillère de Paris.

Parti socialiste (PS)

Durant les municipales de 2008, Daniel Vaillant, le maire actuel du 18e, avait frôlé une élection au premier tour (49,6 %). Au deuxième, il avait obtenu 72,5 %. Nul n'est à l'abri d'une déconvenue, mais ce contexte local indique que le candidat à l'investiture socialiste a de grandes chances de devenir maire du 18e.

Trois candidats étaient, jusqu'à il y a peu, en lice pour le sésame : Myriam El Khomri, Didier Guillot et Eric Lejoindre.

Myriam El Khomri est conseillère de Paris et adjointe au maire de Paris, chargée de la prévention et de la sécurité. Sa candidature était soutenue par Anne Hidalgo qui conduira la liste socialiste parisienne. Deuxième candidat : Didier Guillot, conseiller d'arrondissement et adjoint au maire de Paris chargé de la vie étudiante.

Tous deux ont jeté l'éponge, considérant que les conditions n'étaient pas réunies pour se présenter à une investiture lors d'une primaire socialiste. Ils appellent cependant au « rassemblement » et à « l'unité » en soutenant le troisième protagoniste : Eric Lejoindre, premier adjoint de Daniel Vaillant.

En effet, après plusieurs mois de tractations avec l'équipe d'Anne Hidalgo, Daniel Vaillant, maire du 18e depuis 1995, a finalement renoncé à la tête de liste. « Mais avec une exigence, a-t-il déclaré au *Journal du Dimanche*, que mon premier adjoint,

Eric Lejoindre, me succède. »

Les socialistes parisiens ont décidé d'appliquer dès 2014 la loi limitant le cumul des mandats qui entrera en vigueur en 2017. Daniel Vaillant a donc été contraint de choisir entre son siège de député et son mandat de maire. Il figurera tout même à la 3e place de la liste conduite par le PS. « *Quand Eric Lejoindre sera maire du 18e, je serai là pour l'aider, l'accompagner et le conseiller* », a d'ores et déjà prévenu le maire sortant. Au final, Daniel Vaillant sort grand vainqueur du bras de fer qui l'a opposé à Anne Hidalgo. Cette dernière souhaitait une tête de liste féminine dans le 18e, c'est le poulain de Daniel Vaillant qui remporte le tiercé.

Situation qui sera certainement entérinée le 10 octobre par les militants qui « choisiront », pour reprendre les mots de Myriam El Khomri « ensemble et démocratiquement » leurs candidats à la mairie du 18e.

Union pour un mouvement populaire (UMP)

Querelle entre les anciens et les modernes à l'UMP. Nathalie Kosciusko-Morizet peine à rassembler la pyramide des âges dans de nombreux arrondissements. Ce n'est pas le cas dans le 18e. Mais qui, de Roxane Decorte (déjà candidate en 2008, elle avait obtenu 18,2 % des suffrages) ou de Pierre-Yves Bournazel, prendra la tête de liste ? Pierre-

Yves Bournazel remportera probablement la mise, il a été désigné en juillet comme l'un des quatre porte-paroles de NKM. On se souvient pourtant que durant la primaire UMP, il avait violemment critiqué le parachutage de la députée de l'Essonne, estimant que Paris n'était pas le marchepied d'une ambition nationale. Il a certainement reconsidéré sa position depuis. L'UMP dévoilera ses têtes de liste en novembre.

Parti communiste français (PCF)

Lan Brossat, conseiller d'arrondissement et chef de file des dix élus du groupe PCF-PG au Conseil de Paris, a été choisi pour conduire la liste du Parti communiste à Paris. Il dirigera également la liste du 18e. Reste à savoir quelle stratégie d'alliance choisira le PCF : fusion dès le premier tour avec le Parti de gauche ou avec le parti socialiste ? La question est actuellement en débat (très tendu) au sein du parti communiste parisien, où la base serait plutôt favorable à un rapprochement avec le Parti de gauche (qui vient d'installer son siège national rue Doudeauville). La direction et les élus, plus pragmatiques, font les comptes du nombre d'élus qu'ils pourraient obtenir selon les scénarios. Du coup leur préférence penche vers une alliance avec le PS dès le premier tour, comme en 2001 et en 2008. Inutile de dire que

Danielle Simonnet, tête de liste du Front de gauche à Paris apprécie très moyennement la situation. Réponse après le 19 octobre, quand les adhérents du PCF auront voté.

Europe écologie-les Verts (EE-LV)

À EE-LV, la tête de liste est assurée par un binôme, c'est à dire par un homme et une femme. Pascal Julien, actuellement adjoint au maire du 18e chargé des espaces verts et de l'environnement, a été investi le 28 mai dernier par le groupe local d'EE-LV. La tête féminine était Alice Carré mais elle a dû se retirer de la course pour des raisons professionnelles. Sandrine Mees prend donc le relai et émergera à la 2e place. Elle est actuellement adjointe au maire du 18e chargée de l'économie sociale et solidaire.

Le premier tiers de la liste (constitué par les personnes qui ont une forte probabilité de siéger au conseil d'arrondissement) sera connu le 17 octobre. La constitution de la liste est discutée au niveau du groupe local.

On sait déjà que Danielle Fournier et Sylvain Garel, actuellement co-présidents du groupe au conseil de Paris, ne se représentent pas. Lors des élections de 2008, leur liste avait obtenu 10,4 %. Les écologistes sont en terme de suffrages la troisième force politique de l'arrondissement après le PS et l'UMP.

Union des démocrates et indépendants (UDI)

La liste de la formation de Jean-Louis Borloo est conduite au niveau parisien par l'économiste Christian Saint-Etienne, et dans le 18e par David Pierre-Bloch. Déjà candidat en 2008 (1% des suffrages), le candidat de l'UDI est le neveu de Jean-Pierre Pierre-Bloch, adjoint au maire de Paris de 1983 à 2001.

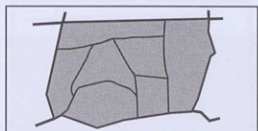
Front national (FN)

La tête de liste frontiste, Perceval Noët, entend sauver le 18e des trafics, de l'insécurité et de l'insalubrité et présente l'arrondissement comme un « laboratoire » pour le FN.

En 2008, la liste FN menée par Cyril Bozonnet avait obtenu 3,5% des suffrages.

Au regard de ces premières candidatures, cela manque un peu de femmes. Encore un petit effort...

Nadia Djabali



Le Secours populaire ouvre une épicerie sociale pour quatre mille familles parisiennes

Le Secours populaire a remplacé la distribution de colis alimentaire dans son local de la rue Montcalm par une épicerie sociale. On y trouve tout à moindre prix.



10 centimes d'euros le paquet de riz, 20 centimes la plaque de beurre, 30 centimes la bouteille de shampoing. Ces prix défiant toute concurrence sont proposés dans le libre-service alimentaire du Secours populaire de Paris qui a été mis en place en avril rue Montcalm, là où étaient auparavant distribués des colis alimentaires. Environ 4 000 familles parisiennes sont suivies par l'association spécialisée dans la lutte contre la pauvreté, dont près de 40 % habite le 18e arrondissement. Dans cette épicerie qui se veut sociale et solidaire, on trouve outre des conserves des produits surgelés, des produits d'hygiène et des fruits et légumes, un des objectifs du projet étant de permettre d'avoir une alimentation plus équilibrée. Environ deux tonnes de fruits et légumes y sont vendues chaque semaine.

Actifs, pas assistés

Le libre-service doit aussi permettre d'apporter plus de souplesse pour les familles. « L'intervalle entre deux distributions était souvent jugé trop long, le conditionnement de certains produits comme les bouteilles d'huile pouvait pénaliser les familles et certains éléments du colis n'étaient pas utilisés par les bénéficiaires », explique Alain Chetaille, responsable de l'aide alimentaire à Paris. Désormais, ces derniers peuvent venir plus fréquemment au local pour faire leurs courses.

Autre avantage de ce nouveau système : « les gens qui viennent rue Montcalm sont dans une démarche

active et non plus dans une situation de personne assistée. Même si nous avons fixé des quantités maximales d'achat pour certains produits très demandés, ils peuvent choisir librement ce qu'ils souhaitent consommer en fonction de leurs habitudes et de leurs besoins comme n'importe quel client d'un supermarché ». Le plafond d'achat fixé à quatre euros par passage et par personne (à ceci s'ajoutent deux euros pour chaque personne supplémentaire). La participation demandée aux bénéficiaires correspond en moyenne à 15 % du prix le plus bas du marché.

De plus, la rénovation du local, qui a rendu le lieu « bien plus accueillant », devrait permettre d'organiser des ateliers sur la nutrition et la santé. Un projet de livre de recettes de saison ou basé sur les produits distribués doit être mis en place avec l'atelier santé de la Ville de Paris. L'épicerie solidaire a par ailleurs reçu fin mai la visite de Valérie Trierweiler, compagne de François Hollande.

Monoprix, partenaire

Afin de s'assurer que l'épicerie solidaire corresponde bien aux attentes des familles, le Secours populaire a lancé une enquête de satisfaction qui devrait être disponible fin octobre. Le coût du projet s'est élevé à plus de 100 000 euros.

Pour compléter les financements apportés par le programme européen d'aide aux plus démunis, l'association a noué plusieurs partenariats avec des entreprises, comme Monoprix, qui

donne des produits dont la limite de péremption est proche, Andros, pour les compotes et conserves de fruits, ou encore TF1, qui donne de manière ponctuelle les produits non utilisés par l'émission culinaire Masterchef. En outre, une collecte auprès des particuliers est organisée chaque semaine dans un supermarché parisien.

400 clients par semaine

Une soixantaine de bénévoles et un salarié au total sont impliqués dans ce dispositif, alors qu'ils n'étaient qu'une vingtaine pour faire fonctionner le système de colis alimentaire. En effet, les horaires d'ouverture du local ont été élargis, en passant de deux jours à cinq jours hebdomadaires. Entre 350 à 400 personnes sont reçues chaque semaine dans le local. « Nous cherchons toujours des personnes motivées pour nous rejoindre », tient à souligner Alain Chetaille.

Florianne Finet

□ Pour plus d'informations : Secours populaire de Paris, 10 rue Montcalm, 01 53 09 96 16 ou 01 53 41 39 39, www.spf75.org

Mort de René Favre, d'EGO et d'EGDO

René Favre est mort samedi 21 septembre. Figure du quartier, il a contribué à la naissance d'Espoir Goutte d'Or (EGO), association d'aide aux toxicomanes, et a longtemps été bénévole aux Enfants de la Goutte d'Or (EGDO). Ces dernières années, il vivait à l'Oasis, la maison de retraite de la rue de Laghouat. ■

Le Front de gauche installe son siège rue Doudeauville

Le Front de gauche a choisi notre arrondissement pour installer son siège national, au 20 rue Doudeauville dans un local de 500 mètres carrés surplombant les voies ferrées qu'il a acquis. Auparavant, le siège du parti se trouvait en location aux Lilas.

« Nous voulons être dans un quartier populaire car le siège d'un parti, c'est aussi l'image d'un parti », a déclaré Martine Billard, co-présidente du Front de gauche avec Jean-Luc Mélançon, lors de l'inauguration, jeudi 5 septembre. ■

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseil d'arrondissement

Lundi 7 octobre, 18h30 en mairie.

■ 3 et 17 octobre : Conférences Vieux Montmartre

Société du Vieux Montmartre : jeu 3 octobre (19 h) une conférence de Pierre Passot, *Medrano, vie et mort d'un cirque de légende*, salle paroissiale de l'église saint-Pierre. Et, jeu 17 octobre (19h), rencontre avec Nicole Bertolt, *Bienvenue chez Boris Vian*, 6 bis cité Véron où l'écrivain habitait.

■ 3, 10 et 17 octobre : Rencontres à l'Éternel Retour

Librairie L'Éternel Retour, 77 rue Lamarck (19 h 30) : jeu 3 octobre la Ruche des arts et le recueil de poèmes de Gisèle Ory, *Harmonie*. Jeu 10, Donatella Dardari et son carnet de cuisine *La Maremma toscana*. Jeudi 17, Jocelyne Laâbi, *Hérétiques* racontant l'utopie égalitaire des Quarmates, au IXe siècle en Arabie

■ 6 octobre : Vide-greniers Simplon en Fêtes

Vide-greniers de Simplon en Fêtes, dim 6 octobre, de 9 à 19 h, rues du Simplon et des Amiraux.

■ 6 octobre : Vide-greniers Collectif des riverains

Vide-greniers du Collectif des riverains des boulevards de Clichy et de Rochechouart, dimanche 6 octobre, de 8 h à 18 h, sur le terre-plein entre le métro Anvers et la rue des Martyrs.

■ 6 octobre : Brocante Secours populaire

Brocante dimanche 6 octobre. 6 passage Ramey.

■ 9 et 19 octobre : Bibliothèque Clignancourt

Mer 9 octobre (19h) contes tziganes par Michel Sauquet, à partir de 6 ans. Sam 19 octobre (17 h), concert du guitariste virtuose Éric Chenaux.

■ 12 octobre : Braderie Maison verte

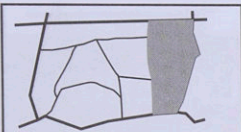
Braderie samedi 12 octobre de 10 h 30 à 16 h à la Maison verte, 127 rue Marcadet. Prochaine braderie, le 30 novembre.

■ 12 octobre : Braderie N.D. du Bon-Conseil

Braderie de la paroisse Notre-Dame-du-Bon-Conseil, 140 rue de Clignancourt, sam 12 (de 10 à 19 h) et dim 13 octobre (de 12 à 19 h).

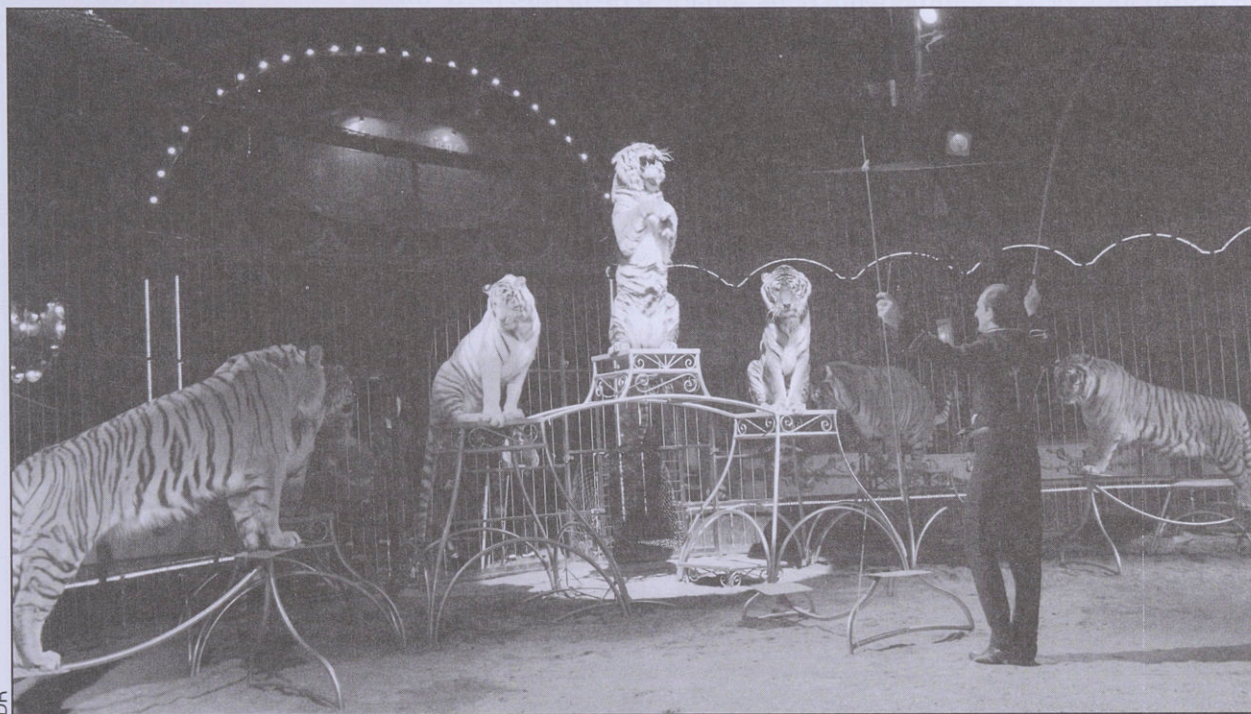
■ 12 octobre : Brocante Saint-Paul

Brocante de la paroisse luthérienne Saint-Paul, 94 boulevard Barbès, samedi 12 octobre, 9 h 30 à 19h.



La famille Moreno fait son cirque

Sous le chapiteau du cirque Moreno, du bonheur pour les petits... et les grands.



Il existe depuis des années un cirque à la Porte d'Aubervilliers. Un vrai cirque, dans la tradition ! Le cirque Diana Moreno Bormann. Avec des acrobates, des numéros de jonglage, d'irrésistibles clowns, des chiens et des colombes dressés. Et une parade orientale avec serpents, animaux exotiques et un éléphant.

Clémentine, cinq ans, est venue au cirque pour la première fois ! Elle a été impressionnée par les tigres et par les lions, subjuguée par la trapéziste et prête à grimper sur les chevaux. Elle a tellement ri avec le clown qu'elle est revenue et reviendra. C'est un cirque parfait pour les petits, un cirque familial. Le spectacle dure deux heures entrecoupées par un entracte avec barbe à papa ! Les acrobates s'intercalent avec les numéros d'animaux ce qui crée un bon rythme. La ménagerie est importante et c'est elle qui a le plus de succès. Tigres, chameaux, lamas, chevaux, chiens, colombes, chèvres. Il y en a pour tous les goûts ! Mais les numéros habituels du cirque sont également présentés : trapéziste, fil de fer, jongleur et clown.

De Dakar à Aubervilliers

Le cirque Diana Moreno Bormann existe depuis sept générations. La directrice, Diana Moreno, d'origine espagnole, s'est mariée avec Max Bormann. Après avoir voyagé en Afrique de Dakar à Pointe Noire, d'Algérie au Maroc et en Tunisie, ils se sont implantés depuis huit ans à Paris, porte d'Aubervilliers. Toute

l'équipe, sauf les techniciens, fait partie de la même lignée : clown, jongleuse, trapéziste, hula-hoop, fildefériste, écuyer. Toutes les générations participent. Leur grande joie de vivre et leur bonne humeur se ressentent dans l'expression de leur art. Les animaux de la ménagerie sont bien traités. On le ressent à la douceur avec laquelle ils sont dressés, et à la drôlerie des numéros présentés. Une séance de dressage dure vingt minutes mais il faut un an pour avoir un résultat et permettre un travail en piste.

Clown de père en fils

Pour valoriser cette ambiance chaleureuse, chaque détail est peaufiné. En entrant, on est enchanté par le décor intime et chatoyant des velours rouges, des miroirs biseautés, des cuivres, des dorures et des balcons dignes d'un Opéra. Les dorures du chapiteau sont entièrement façonnées à la main. Celui-ci est dépourvu de colonnes afin d'offrir une totale visibilité aux spectateurs installés dans des sièges très confortables. Chacun peut également admirer le lustre en cristal qui domine la salle et visiter les coulisses du cirque, voir et comprendre le montage et le démontage des installations internes pour sécuriser les numéros des artistes. Un détour par l'atelier de maquillage et une visite à la ménagerie, ou une explication sur le dressage des tigres, est également possible.

Le cirque Moreno, c'est avant tout une âme. Chez les Moreno, on tra-

vaille en famille, toutes générations confondues, chacune d'elles enrichissant l'autre de son savoir. Le grand-père clown entraîne son arrière-petit-fils sur la piste pour qu'il y fasse ses premières cabrioles. Le père, la mère, le fils, la fille, la belle-fille, la sœur, la nièce, la cousine, tous se ressemblent : ils ont le même sourire, la même joie d'exercer leur métier. Même les animaux sont considérés comme des membres de la famille : dressage en douceur des tigres et de la cavalerie, présentation humoristique et poétique des chiens et des colombes, fières parades des lamas et des chameaux. L'entrée est accueillante, la visibilité parfaite. Des rires, de l'émotion, des frissons, de la féerie, le cirque Moreno, c'est un peu de beauté et de fantaisie dans notre monde brutal. Une bouffée d'oxygène et le plaisir de rire et de rêver.

Claude Polak

Le cirque Diana Moreno Bormann a planté son chapiteau : 112 Rue de la Haie coq. Tél. 06 10 71 83 50. Plan d'accès sur www.cirque-diana-moreno.com

Les spectacles ont lieu tous les mercredis, samedis, dimanches, ainsi que les jours fériés et vacances scolaires à 15 h (vacances scolaires zone Paris). Tarifs : 10, 20, 30, 40 €.

Le cirque propose différentes prestations : spectacle de cirque traditionnel, location de salle pour soirées événementielles, anniversaires, comités d'entreprises, mariages, réveillons. C'est également un excellent support pédagogique pour les écoles.

Artistes à la fête à la Chapelle

L'association culturelle Canopy organise la première édition des Jours Art et Découverte de Paris La Chapelle, les week-ends du 12 et 13 et du 19 et 20 octobre 2013. Il s'agit d'une expédition artistique dans le quartier de La Chapelle. Pour découvrir des lieux particuliers, ceux d'artistes ou d'acteurs sociaux de ce quartier, il suffit de parcourir les multiples points de cette découverte, couvrant des disciplines variées : photographie, peinture, BD, écriture, édition, vidéo et sculpture.

Pour cette première édition, le thème de l'évolution du quartier a été privilégié dans le choix des lieux visités et des œuvres présentées. Cette découverte pourra se vivre dans l'ambiance des ateliers d'artistes, près du marché de l'Olive ; ou en prenant un verre au bar de la nouvelle auberge de jeunesse Pajol, en regardant l'expo ; en échangeant avec une éditrice et un architecte de la rue Stephenson ; en allant regarder l'exposition collective à l'Espace Canopy ; en découvrant autrement le jardin d'Eole en compagnie d'un jardinier ; en parlant à des auteurs et à celles et ceux qui participent par leur création et leurs initiatives à la richesse et à la diversité de ce quartier du 18e. Enfin un espace artistique qui ne se limite pas à être galeriste et marchand, mais qui est un activateur de rencontres au-delà de sa propre médiation !

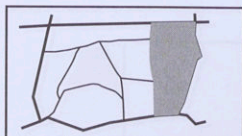
La parcours en treize lieux

L'intention de Canopy est clairement affichée dans l'invitation : « Par l'organisation d'un parcours de treize lieux, nous souhaitons faire découvrir et aimer le quartier de La Chapelle, qui est un quartier mal connu et "pris entre des rails". Nous montrons qu'il y a des artistes, des initiatives culturelles et sociales, et des lieux particuliers à découvrir dans ce quartier multiculturel. Nous mettons l'accent sur les arts visuels, l'architecture et la vie de quartier. Les œuvres des artistes et la sélection des livres des auteurs abordent le thème de la ville ou de l'évolution du quartier. Les Jours Art et Découverte, ce sont des portes ouvertes d'ateliers d'artistes et de lieux ! »

Le plan du parcours et les renseignements sont accessibles sur le site labelette.info et le plan sera disponible à la librairie Le Rideau rouge qui présentera une sélection de livres sur les promenades urbaines et sur le quartier, 42 rue de Torcy.

Robert Sebbag

□ Espace Canopy, 19, rue Pajol. ouvert de 11 h 00 à 20 h, les 12, 13, 19 et 20 octobre. Vous pourrez y trouver le dossier et le plan du parcours. L'entrée est libre et gratuite. Pour toute demande de renseignements, écrire à canopy@labelette.info



La Chapelle

Le collège Aimé Césaire en grève dès la rentrée

Le collège Aimé Césaire connaît déjà des problèmes. Le nombre d'élèves a régulièrement augmenté depuis son ouverture en 2010, sans que le nombre d'assistants de vie scolaire ait évolué. Pour les 430 élèves de rentrée de septembre, l'équipe ne comprend qu'une CPE (Conseillère principale d'éducation) et deux surveillants par jour. Il y a quatorze classes de collège général, cinq classes d'élèves en grandes difficultés d'apprentissage (Segpa), et une classe d'élèves handicapés. Le quotidien du collège n'est pas différent de celui de ses voisins, Marx Dormoy ou Daniel Mayer : beaucoup d'absentéisme, de la violence, des relations parfois compliquées avec les familles. L'équipe avait connu l'année précédente une violence importante : treize conseils de discipline, bagarres entre élèves, arme, agression de la CPE par une mère d'élève, jeu dangereux qui se termine par un évènement. Dès juillet, les enseignants, avec le soutien des parents d'élèves, avaient demandé des recrutements et déposé un préavis de grève pour septembre.

La parcours en treize lieux

Sans réponse satisfaisante, la grève a eu lieu dès le 5 septembre. Le 12, l'établissement a obtenu un poste d'APS (agent de prévention et de sécurité) pour 6 ans. Cette fonction, qui comprend une formation de deux mois, a été créée en septembre 2012 par le ministère de l'éducation nationale, à raison de 500 postes, pour encadrer les élèves hors de la classe et prévenir la violence. trois surveillants ont été recrutés, en contrats aidés, pour l'année scolaire à temps partiel, un autre recrutement doit se faire. En revanche, le collège n'a pas eu satisfaction pour le deuxième poste de CPE. « On va continuer à se mobiliser, c'est un beau collège, mais il y a un vrai ras-le-bol », constate M. Giraud. D'autant que le collège devrait être au complet à la rentrée 2014.

Camille Sarrot



Porte Montmartre

Philippe Léoni contre Paris-Habitat : le gardien du Champ-à-Loup a gagné

Condamné aux Prud'hommes, le bailleur a dû lui verser 14 890 euros.

Quand le pot de terre rencontre le pot de fer, parfois... Licencié du jour au lendemain par Paris-Habitat, le bailleur d'immeubles de la Porte Montmartre (passage du Champ-à-Loup, 10 rue Bernard-Dimey, passage Charles-Albert, 72 rue Leibniz, 149 boulevard Ney) dont il était le gardien, Philippe Léoni vient de gagner son procès intenté devant les Prud'hommes.

Le jugement condamnant le bailleur été notifié le 23 juillet, exécutoire au bout d'un mois sauf appel de Paris-Habitat, qui ne l'a pas fait et qui a versé à Philippe Léoni 14 890 euros d'indemnités et de dommages et intérêts. Les contrats successifs de CDD du gardien ont été requalifiés en CDI, son salaire fixé à 1 370,50 euros par mois et la somme totale qui lui a été accordée se décline en indemnité de requalification, dommages et intérêts pour « rupture abusive de contrat et pour préjudice moral du fait de la brutalité et du caractère vexatoire de la rupture », dommages et intérêts pour non attribution de logement et indemnités de préavis. Paris-Habitat a également été condamné à lui rembourser ses frais de justice.

Licencié sans explications

Embauché le 11 mai 2011 en CDD (le dernier courant jusqu'en février 2012) comme remplaçant de l'ancien gardien, Philippe Léoni avait postulé pour devenir titulaire. Et le 22 septembre 2011, il avait reçu un avis disant que sa candidature était validée et qu'il devait constituer un dossier. Toutefois, on lui refusait le logement de fonction allant avec le poste.

Puis, tout a dérapé : réponses évasives à ses demandes sur son dossier et sur la date où il pourrait signer son CDI, problèmes avec le bailleur... Philippe Léoni demande à rencontrer les responsables de Paris-Habitat pour faire le point. C'était mercredi 30 novembre 2011, il était 17 h. En guise de dialogue, le bailleur lui a signifié la fin de ses fonctions et lui a fait rendre les clés de la loge. Aucune explication, aucun papier remis, juste une fin de CDD.

Locataires à la rescousse

L'association du Champ-à-Loup qui regroupe les locataires, s'est immédiatement mobilisée : bande-



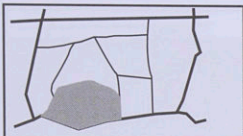
roles et autocollants sur les lieux, mails et coups de fil au bailleur, pétitions, manifestations, délégations, alerte auprès de la presse, interventions auprès des élus... Rien n'y fit, pas même une intervention de Daniel Vaillant. Paris-Habitat a même accusé l'association des locataires qui s'indignait d'avoir perdu un gardien « avenant, disponible, toujours à l'écoute », de ne pas comprendre la situation et de ne pas avoir à s'en mêler : « Il n'appartient pas aux locataires de déterminer les embauches de gardiens... Ce ne sont pas eux qui font la gestion des ressources humaines ».

Peut-être, justement, cette proximité avec les locataires avait déplu.

Il a fallu le jugement des Prud'hommes pour donner gain de cause à Philippe Léoni qui, pour autant, ne sera pas réintégré, Paris-Habitat n'y est pas obligé.

Philippe a retrouvé sa dignité mais perdu son emploi. Quant aux locataires, ils se plaignent d'avoir maintenant remplaçants après remplaçants et de voir la situation se dégrader, aussi bien au niveau du climat que de la maintenance des immeubles, ce qui n'était pas le cas du temps de Léoni, disent-ils.

M.-P. L.



Montmartre

L'art de la calligraphie japonaise, sur la butte Montmartre

Chez « Manikineko », on fait des origamis ou des sushis. Pour la calligraphie, un seul mot d'ordre : rester zen.

Depuis la place Emile-Goudeau, on découvre la vue panoramique sur Paris et, toute proche, l'adorable boutique d'artisanat japonais « Manikineko ⁽¹⁾ de Montmartre », à l'angle des rues Ravignan et Garreau. Parmi les ouvrages faits-main, kimonos fleuris, sandales de tissus tressés, guirlandes d'origamis, mini-cartes et enveloppes calligraphiées, se tient la charmante Tomoko Nakayasu, installée en France depuis quinze ans. Entre les divers cours qu'elle propose - origamis, sushis, langue - nous avons choisi l'initiation à « l'art de la calligraphie japonaise ».

2 000 caractères

Ami lecteur, sache d'emblée qu'il est préférable de se présenter ici « zen », débarrassé de tout stress et oublieux de notre alphabet latin sans lien avec cet art subtil. Chaussures ôtées dès le seuil de l'appartement jouxtant la boutique, pantoufles d'hôtes aux pieds comme le veut la tradition, nous rejoignons Tomoko près du bureau où, livres à portée de main, elle indique « comment on a construit l'écriture japonaise », venue de Chine au Ve siècle. L'important est, selon elle, de « toujours connaître l'origine ». « Pour savoir le japonais, il faut connaître environ 2 000 caractères, dont 1 500 appris à l'école », la difficulté de la langue étant de mélanger trois alphabets, qu'on peut écrire à l'horizontale ou à la verticale. La calligraphie japonaise emploie l'hiragana, un ensemble de 50 lettres syllabaires, et les idéogrammes chinois. Il existe cinq façons d'écrire le même mot, cependant « l'écriture traditionnelle est la verticale », précise

Tomoko en oscillant gracieusement la tête aux lisses cheveux noirs. Voici un idéogramme vieux de 3 000 ans que nous devons interpréter. Nous hésitons entre une bougie vacillante et un profil de femme, buste légèrement incliné vers l'avant. Bingo ! Même si nous nous montrerons tout à l'heure insuffisamment « zen » au pinceau, il s'agit bien d'une « femme se tenant tranquille sous le toit de la maison, tandis que son mari est parti travailler ». Très attentive à l'initiation de ses élèves avant l'exercice, la jeune femme souligne que « la calligraphie est un art qu'on peut étudier jusqu'à la mort ».

Écrire d'un jet

Le caractère dépend de ce qu'on écrit, mais aussi de la qualité du papier qu'on doit soigneusement choisir. Contrairement à l'idée reçue, « il n'existe pas de papier de riz au Japon, mais des milliers de qualités de papiers différents fabriqués à l'aide d'une plante locale », précise la jeune femme qui nous soumet le même caractère peint sur différentes qualités de papiers : plus généreux sur le papier fabriqué main, plus « liquide » sur le papier industriel. Après avoir opté pour le papier à dessin fabriqué main, nous identifions les poils du pinceau destiné à la calligraphie, en crin de cheval fourni et raide, qui produit une écriture ample. Suivent deux lourdes pierres à encre, creuses sur une face, que Tomoko nous demande de palper, l'une de roche éruptive, l'autre sédimentaire. Vient ensuite le bâton à encre composé de cendres et de colle d'os de poissons, dont l'origine remonte à la préhistoire.



Tomoko Nakayasu, dans l'exercice de son art : pinceau vertical, poignet droit.

Tadashi Nakayasu

Dans la partie creuse de la pierre choisie, la jeune Japonaise verse l'eau d'un petit pot, avant d'y frotter le bâton dans la poudre d'encre obtenue par friction des doigts. Pour plus de confort, la feuille de papier est solidement tenue par un presse-papier métallique. Main gauche à plat sur le papier afin « d'aider à la concentration », Tomoko tient le pinceau bien vertical entre ses doigts. Elle note « la difficulté pour vous, Français, de changer d'habitude, le poignet devant impérativement rester droit ». Le geste de la calligraphie est initié par l'épaule : au rythme d'une valse à deux temps, on pose les poils de pinceau sur le papier, on débute le tracé, on reste posé puis, au terme de la création, on tire le pinceau vers l'extérieur de la feuille à dessin. « Il faut écrire d'un jet, ne pas penser à faire joli » car ce qui nous

semble joli ne l'est pas forcément pour un Japonais. Pour calligraphier, l'élève « doit sortir son intérieur » et le poser sur papier. Le dessin ample de Tomoko, que nous tentons maladroitement de reproduire, reflète son patient et respectueux enseignement. « N'oubliez jamais qu'on ne peut pas faire n'importe quoi en calligraphie japonaise. » Ici, tout est « chemin de l'esprit »... zen.

Jacqueline Gamblin

(1) Oeil malicieux, patte levée et panse réjouie, Manikineko c'est ce chat porte-bonheur et tirelire, omniprésent dans les commerces et foyers originaires d'Asie du Sud-Est.

□ Manikineko, artisanat japonais, 1bis rue Garreau (métro Abbesses) 01 42 64 52 78. www.manikinekidemontmartre.fr

La librairie fait peau neuve rue André-del-Sarte

Olivier, qui tenait la librairie-papeterie de la rue André-del-Sarte depuis plus de six ans, a décidé de passer la main, remplacé dans les lieux par Kouceila et Nadia.

« J'adore la lecture et j'ai voulu tenter une expérience personnelle », avoue Kouceila qui a quitté l'entreprise d'importation de papier pour reprendre l'enseignement. « Malgré tous les avis contraires à ma décision, période de crise, la presse ne se vend pas bien... J'ai pris le pari de joindre l'utile à l'agréable en retrouvant ma liberté et mon indépendance », ajoute-t-il. Nadia, son

épouse, architecte, a momentanément mis ses occupations professionnelles entre parenthèses.

Le rayon papeterie a été privilégié, rentrée scolaire oblige, et la fermeture de Virgin a eu un impact sur l'augmentation du stock. Pour la rentrée prochaine, un rayon spécifique sera consacré aux fournitures scolaires des écoles du quartier. Mais voilà, la surface de la boutique n'est pas extensible, alors Kouceila a décidé de renégocier avec le prestataire de la presse les mètres linéaires dédiés à la vente des journaux, hebdomadaires et mensuels, de les

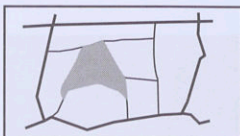
réduire afin d'élargir sa palette de papeterie.

Du papier... et des livres

Comme tous les kiosquiers et libraires, il se plaint de la manière dont il est traité par le prestataire qui impose ses titres et le nombre à exposer sans tenir compte de ses souhaits. « J'ai des hebdomadaires, des mensuels livrés pour lesquels je n'ai aucune demande, par contre je suis souvent en rupture de stock avec des demandes non satisfaites. Ceci impose un suivi administratif et comptable très lourd sans impact sur le

chiffre d'affaires. C'est aberrant, mais rien ne change ». Kouceila veut conserver ce commerce de proximité tout en satisfaisant au maximum les souhaits des clients de son quartier : papeterie d'un côté, librairie de l'autre car, toujours avec la fermeture de Virgin, il y a aussi des demandes pour les livres « En ce moment, je commande en moyenne 20 livres par semaine ». Il voudrait obtenir rapidement l'agrément de vente de tickets de métro et de bus qui est une demande pressante de sa clientèle. Photocopies, envois de fax... sont déjà disponibles. Il vient d'adhérer à l'Association des commerçants pour aider à l'animation et au développement de la rue.

Michel Cyprien



12 rue Ramey : tout pour le papier, tout pour les fleurs

À l'atelier Nota, on vend du papier. Chez « Mémé dans les orties », des fleurs. Du papier de luxe et des fleurs de saison.



Photos © Christian Adnin

Patricia de Chez Mémé dans les orties.

Que le hasard fait bien les choses rue Ramey et particulièrement au numéro 12. Début septembre, deux boutiques ouvraient leurs portes au public, deux boutiques mitoyennes, l'une destinée à l'art floral, l'autre à l'art du papier. Deux boutiques tenues par quatre belles et dynamiques jeunes filles du 18e, la rue Ramey qui ne cesse d'attirer le petit commerce de proximité depuis quelque temps, rajeunit en se féminisant.

Mémé dans les Orties

Ici aucun lien de parenté entre Patricia (Nouvelles Frontières) et Valentine (costumière), qui se sont rencontrées dans le cadre de leur reconversion en préparant le CAP de fleuriste. Toutes deux, habitantes aussi du 18e, ont chiné pendant un an un pas de porte autour de la rue Ramey

afin de mettre leur projet à exécution. Comme Judith et Sarah, pour elles, la rue change, devient agréable et super sympa. L'accueil fait par les gens du quartier et leurs clients leur donnent raison. Dans leur boutique, seront privilégiées les fleurs de saison provenant de producteurs locaux (en ce moment, de superbes dahlias illuminent la boutique), le reste arrivera de Rungis mais « on aura choisi ce qu'on aime ». La décoration est bien agencée : les cageots vissés au mur qui servent d'étagères, le buffet de cuisine des années 1930, la vieille machine à coudre qui disparaissent sous les hortensias, la menthe... qui cohabite avec les fleurs d'artichaut, les fleurs d'ail surveillées par un superbe framboisier et des roses de toutes couleurs. Cette boutique a vraiment de l'allure.

□ 12, rue Ramey. 09 72 43 14 37.



Sarah dans l'atelier Nota.

L'Atelier Nota

On y est accueilli par Judith, la grande sœur, et Sarah, la petite sœur. Judith œuvrait dans la communication spécialisée dans l'édition, Sarah s'était spécialisée dans l'illustration. Toutes les deux très attachées au 18e où elles ont toujours vécu, accro à tout ce qui a trait au papier, décidèrent de jeter leur dévolu sur ce pas de porte qui se libérait rue Ramey pour ouvrir cette papeterie (premier objectif) atelier (deuxième objectif). La boutique offre des fournitures scolaires et Beaux-Arts (pinceaux, acrylique, papiers..).

Très peu de classique, tout est fait main en ce qui concerne la papeterie,

un savoir-faire qui personnalise vos objets qui seront fabriqués sur mesure. Création de papiers découpés, cartes de visites, faire part, invitations, boîtes de rangement, de classement, carnets, agendas, cartables, sacs à dos, des produits de luxe, c'est le pari. L'atelier va se mettre en place au fil du temps pour faire découvrir tout le travail du papier aux jeunes et moins jeunes afin d'initier chacune et chacun à la création.

Judith et Sarah prévoient pour la rentrée 2014, de préparer des cartables scolaires au prénom de l'enfant contenant toutes les fournitures commandées en juin.

□ 12, rue Ramey. 01 42 57 39 12.

Maison verte : le ciné-club revient en octobre pour la Nuit blanche

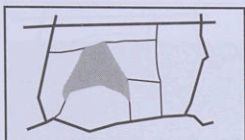


Nuit blanche au Paradis pour le ciné-club inclusif de la Maison verte : Le ciné-club observait une pause estivale de juillet à septembre. Il revient en octobre, avec brio, participant officiellement aux festivités de la Nuit blanche 2013 avec la projection, samedi 5 octobre, des *Enfants du paradis*, le film culte de Marcel Carné. La séance se déroulera de 20 h à minuit avec un entracte. Il y aura un buffet et les réalisateurs, acteurs ou scénaristes des films déjà projetés

sont invités à venir dialoguer avec les spectateurs.

Après cette « Nuit blanche au paradis », le cycle habituel reprend avec une projection chaque deuxième dimanche du mois à 16 h. Ainsi verra-t-on *Skylab* de Julie Delpy, le 13 octobre.

Ces projections de films sont accessibles aux sourds et aux aveugles (grâce à des sous-titres et une audio-description). Elles ont été inaugurées en décembre 2012. ■



Notre-Dame-de-Clignancourt fête ses 150 ans : le jubilé, c'est pour trois mois

La paroisse N-D de Clignancourt fait jubilé d'octobre à décembre avec concerts, expos, messes et loto.

N-D de Clignancourt en 1904.



La paroisse Notre-Dame-de-Clignancourt fête d'octobre à décembre son "jubilé", à l'occasion de son cent cinquantième anniversaire.

L'église, conçue dans le style néo-roman par l'architecte Paul-Eugène Lequeux, a été construite de 1859 à 1863. La pose de la première pierre, le 2 mai 1859, avait donné lieu à une grande fête en présence des plus hautes autorités religieuses et civiles de l'époque. L'édifice, en effet, était très attendu. Le hameau de Clignancourt, qui dépendait alors de Montmartre (l'annexion par Paris eut lieu l'année suivante), n'avait jamais eu d'église et les fidèles devaient grimper jusqu'en haut de la butte pour prier à

Saint-Pierre-de-Montmartre. Une pétition des habitants "d'en bas" avait d'ailleurs recueilli nombre de signatures. Le 29 octobre 1863, l'église était terminée et elle était bénie par le cardinal Marlot, archevêque de Paris.

Devant, se trouvait une grande place, du nom alors de Sainte-Euphrasie (aujourd'hui Jules-Joffrin, le premier député socialiste de Paris), assez vide et sans vis-à-vis puisque la construction de notre mairie date seulement de 1892.

Fauré et le cardinal Lustiger

Les manifestations de jubilé démarrent vendredi 18 octobre et se terminent dimanche 8 décembre, jour

de l'Immaculée Conception, date appropriée puisque le nom exact de l'église est Notre-Dame-de-l'Immaculée Conception.

Le 18 octobre donc, à 18 h, verra l'inauguration officielle, en présence probable du maire, de deux expositions. La première se tiendra à la mairie avec six panneaux historiques dont le dernier renvoie au premier panneau de l'autre exposition, installée dans l'église. Celle-ci expose les engagements actuels de la paroisse et honore de grandes figures chrétiennes ayant vécu dans le quartier. Ainsi, le premier curé en 1863, le père Li, un vicaire chinois qui y exerça pendant trente ans, et le pasteur de la paroisse protestante de la Maison verte, Charles Hédreich, mort en janvier cette année. Ainsi également, Carole Frédéricks qui chanta avec Jean-Jacques Goldman, l'écrivain-aviateur Antoine de Saint-Exupéry, le compositeur Gabriel Fauré, qui fut organiste à Notre-Dame-de-Clignancourt, et puis le cardinal Jean-Marie Lustiger, qui habita, enfant, rue Simart et alla à l'école Ferdinand-Flocon.

Ce même 18 octobre, aura lieu l'installation officielle de la cloche d'origine dans le jardin de l'église. Fêlée en 1991, elle avait dû être remplacée et elle avait été déposée dans une chapelle latérale. Le curé actuel, le père Philippe Marsset, choqué qu'on puisse s'agenouiller devant une cloche, avait demandé et obtenu

qu'elle soit placée dans le jardin.

Les événements continuent en octobre avec, le 20, une messe et un "chemin du jubilé", parcours spirituel allant des fonts baptismaux à la chapelle des morts. Pendant les vacances, du 21 au 26, les enfants pourront participer à des ateliers peinture, sculpture et théâtre sur le thème de la Vierge (ils donneront un spectacle le 17 novembre). Enfin, le 27, il y aura un loto.

Gospel, le 5 décembre

Plus tard, le 1er novembre, une plaque en l'honneur de Jean Merlin, diacre de cette paroisse et fondateur, en 1885, d'une association de solidarité en faveur des démunis, sera inaugurée. Des événements religieux sont également programmés en novembre et décembre dont, dimanche 1er décembre, une messe présidée par le cardinal André Vingt-Trois, archevêque de Paris.

Enfin, trois concerts marqueront le jubilé. Le 23 novembre (20 h 30) ce sera un concert dédié à Gabriel Fauré avec la Lyre de Montmartre et l'Écho philharmonique. Le 24 novembre à 16 h, ce sera une messe solennelle composée par Louis Vierne pour deux orgues, chantée par les chœurs de Monjoie et ceux de Notre-Dame-de-Clignancourt. Le 5 décembre à 20 h 30, les étudiants du groupe *Picpulse* (plus de cent choristes) donneront un concert de gospel.

Une médaille de la Vierge sera également frappée à l'occasion de ce jubilé.

Marie-Pierre Larrivé

Une femme à la Maison verte, une première

Le conseil de la Maison verte vient de nommer Muriel Ménanteau à sa direction. Elle remplace l'ancien directeur, le pasteur Stéphane Lavignotte, et prendra ses fonctions début novembre. Une première, car jamais une femme n'avait été nommée à la tête de la Fraternité de la Mission populaire évangélique de France, une double première car Muriel Ménanteau n'est pas pasteur. Elle est actuellement responsable de la communication de la Fédération protestante à laquelle appartient. La Maison verte. C'est une paroisse mais aussi une maison de quartier.

Le directeur pasteur Stéphane Lavignotte est parti à l'Île Saint-Denis

pour poursuivre des études de théologie. Il occupait le poste de directeur-pasteur depuis 2006. Poursuivant ce qui a toujours été la politique de ce lieu né en 1896, et notamment les engagements qui jalonnent son histoire : exfiltration des enfants juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, campagne contre les crimes racistes dans les années 1970 et notamment à la Goutte d'Or, lutte pour les droits des travailleurs immigrés, les sans papiers etc. Le pasteur Lavignotte n'a pas attendu la loi du mariage pour tous pour, dès 2009, bénir les couples homosexuels.

À la Maison verte, maison de quartier, on donne des cours de soutien scolaire, des cours des français pour

femmes étrangères, il y a un vestiaire gratuit, une chorale, un ciné club ouvert aux malentendants et aux non voyants, des concerts. Un millier de personnes sans papier ou sans domicile fixe y sont domiciliées.

Le pasteur Jousset, un Juste

Cette année la Maison verte fête ses 120 ans. Et une plaque sera apposée au 127-129 rue Marcadet pour honorer la mémoire du pasteur Jean Jousset, qui dès 1942 sauva en les exfiltrant une centaine d'enfants juifs du 18e arrondissement. Ils vivront à l'abri au château de Cappy dans l'Oise, transformé en centre de vacances. Jean Jousset a été fait « juste

parmi les nations » par le mémorial de Yad Vashem.

Gageons qu'à sa manière, Muriel Ménanteau continuera cette histoire. Confirmation à la lecture du journal interne de la Maison verte qui, déclare Adrien Sekali, son président, « va continuer à lutter contre l'inégalité, l'injustice, et toutes les formes de racisme dans notre société. Notre soutien aux familles en difficultés économiques, aux étrangers, aux sans domicile et aux minorités ne ralentira pas. » En somme, La mission de la nouvelle directrice !

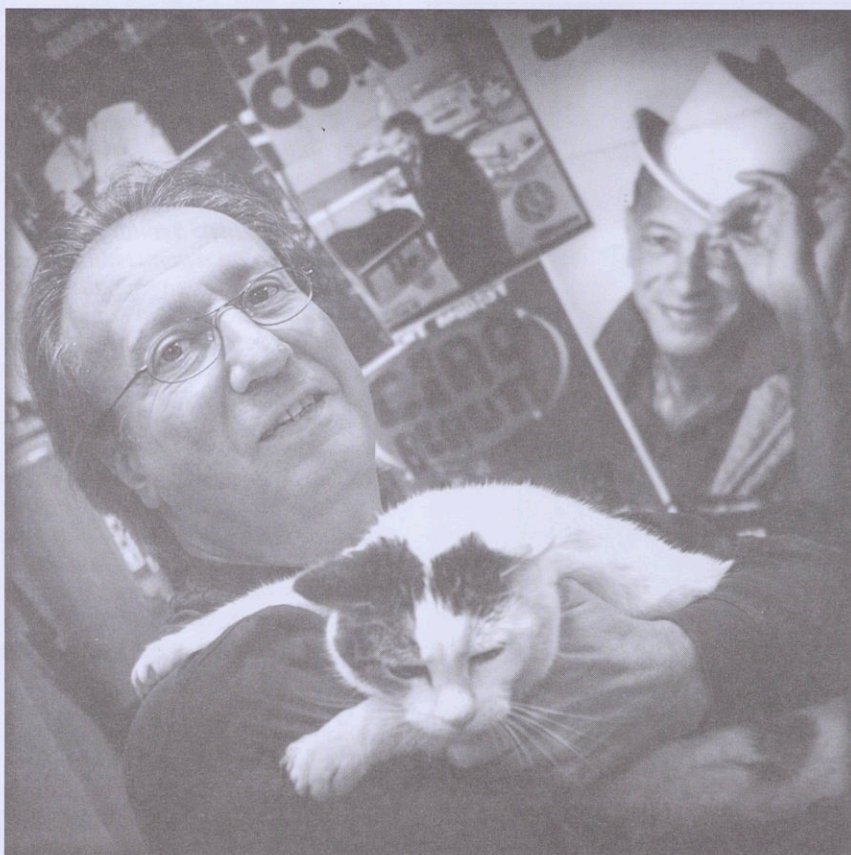
Edith Canestrier

La Maison verte, 127-129 rue Marcadet. Tél : 01 42 54 61 25
contact@lamaisonverte.org



Le CIM coupe le son... rue Doudeauville

La prestigieuse école de Jazz et des musiques actuelles de la rue Doudeauville, a longtemps résisté pour rester dans ses murs. Elle prend le large à Narbonne.



Christian Adnin

Michel Valéra, le directeur du CIM dans les locaux de la rue Doudeauville.

J'avais 26 ans quand je suis arrivé ici, j'en ai 61 aujourd'hui. Il y a de la nostalgie dans les propos de Michel Valéra, le directeur du CIM, l'école de jazz et des musiques actuelles. Ici, au 83 rue Doudeauville, en quarante ans, l'on a formé des milliers de musiciens et de chanteurs venus du monde entier.

Quelques célébrités: Patrick Bruel, Lyane Foly, M., Angélique Kidjo sont passés par là. Et la dernière en date : la chanteuse de jazz coréenne Youn Sun Nah, chevalier des arts et lettres et disque d'or en 2011. N'oublions pas, et Valéra y tient, « les side men », les musiciens accompagnateurs inconnus du public mais qui

ont fait de brillantes carrières ».

L'école vient de plier bagages après des années de bras de fer avec la Caisse des dépôts et la régie immobilière de la Ville de Paris (RIVP), propriétaire des lieux. Michel Valéra y a longtemps cru : « Daniel Vaillant, encore l'an dernier, l'avait promis : « Il n'est pas question que le CIM quitte le 18e. »

Mais il ajoute : « La procédure qui dure depuis 2004, s'est terminée logiquement par un indemnité d'éviction de 300 000 euros. C'est beaucoup mais en fait comme nous étions depuis 2003 en indemnité d'occupation, il a fallu payer les augmentations de loyer. En réalité, il ne nous reste que 170 000 euros qui sont considérés comme des bénéfices et donc imposables à 30%. »

Une bagarre depuis 2003

Le CIM est arrivé en 1978 dans des locaux appartenant à la Caisse nationale d'allocations vieillesse (CNAV), vides depuis des lustres et en état de complet abandon. « La poussière s'était tellement accumulée sur les parquets qu'on a d'abord cru qu'ils étaient en béton », raconte Michel Valéra.

Tout roule jusqu'en 2003, quand Transimmeubles, roi de la vente à la découpe, tente d'évacuer les locataires de l'îlot Custine (300 logements) et, avec eux, le CIM. Le projet est de revendre à un fond de pension. Les locataires organisent la riposte, et la mairie s'en mêle. L'ensemble est acheté par la Caisse des dépôts et la RIVP.

Le CIM se croit sauvé. Erreur. Les nouveaux propriétaires, entament, eux aussi, les procédures d'éviction. En projet, la construction d'un immeuble de six étages en lieu et place du CIM.

1500m2 en plein Narbonne

La mairie propose à l'école de musique de déménager dans l'ancien centre de tri postal Porte de la Chapelle mais il y a près de deux millions de travaux et c'est pour une période de deux à trois ans. Le CIM intégrerait alors les locaux de la Caisse primaire d'assurances maladie (CPAM) du boulevard Ornano « Deux millions de travaux également », précise Michel Valéra, qui évidemment refuse. Il l'assure : « On a beaucoup cherché mais au prix où est l'immobilier parisien aujourd'hui, on n'a rien trouvé. »

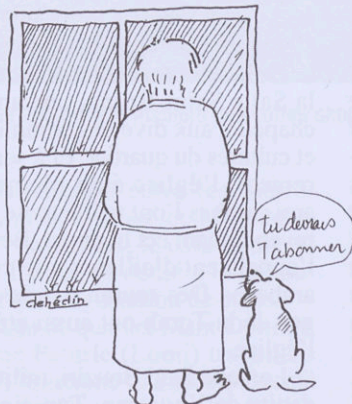
Ils ont donc trouvé à Narbonne, où, ironise le directeur du CIM, « pour le prix d'un deux pièces à Paris, vous achetez un immeuble. » Une petite partie de l'école restera tout de même à Paris, où elle a été logée par l'union des musiciens de jazz dans « les frigos » du 13e arrondissement, pour l'année à venir.

Bonne nouvelle quand même, « Le CIM Narbonne c'est 1 500m2, en plein centre ville et à 600 mètres de la gare. » Alors Michel Valéra se réjouit « de pouvoir enfin loger les musiciens venus de l'étranger. Et, d'une mairie qui nous accueille à bras ouverts. » Dernier motif de réjouissance, Moïse, le chat mascotte du CIM jouera aussi sa partie... à Narbonne.

Edith Canestrier

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



☐ Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

☐ Je souscris un abonnement de soutien : 80 €

(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €

(24 € abonnement + 18 € cotisation)

☐ Abonnement à l'étranger : 27 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

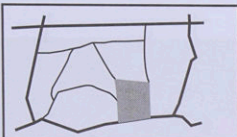
NOM : Prénom :

Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Deux dames de cœur en lutte à la Goutte d'Or

Simone Viguié et Micheline Tissot, deux religieuses, ont participé aux luttes collectives des habitants de la Goutte d'Or. Portrait de résistantes.



DR

Simone Viguié et Micheline Tissot.

Difficile d'interviewer Simone Viguié et Micheline Tissot : d'une pudeur extrême, elles parlent plus des autres que d'elles-mêmes, la modestie chevillée à l'âme. Micheline résume quarante ans d'un « on a fait ce qu'on a fait, et puis voilà ». Arrivées en 1969 à la Goutte d'Or, elles furent des piliers du quartier jusqu'en juin dernier. Elles sont religieuses et, officiellement, retraitées respectivement en 1991 et 1996. « Mais la retraite n'a pas le même sens. Tant qu'on était vivantes, volontaires, et relativement bien portantes, on est restées ! » raconte Micheline. En 2013, leur santé les a obligées à se retirer dans la même communauté à Villefranche de Rouergue. Un crève-cœur.

Un lit de camp rue des Gardes

Simone a étudié à l'Institut Catholique à Paris. Elle y a vécu mai 1968. « Le directeur a ouvert les portes nuit et jour, les laïcs étaient mélangés aux religieux. C'est là qu'est née l'idée qu'il faudrait essayer une vie religieuse au milieu des gens. C'était le bon moment après le concile Vatican II ».

Elles se sont installées avec deux autres religieuses au 8 rue des Gardes. « Ça, on ne pouvait pas nous reprocher d'avoir choisi un quartier rupon ! Nous avions les sanitaires

chez nous, mais pour certains étages, les toilettes étaient sur le palier ». Avant, elles portaient le costume de religieuse. Là, non. « On ne disait pas qu'on étaient sœurs, car on en avait marre des privilèges. Je me suis dit que si les gens modestes nous accueilleraient, c'était bon. La paroisse n'était pas aussi ouverte sur le quartier à l'époque. Et nous voulions cette ouverture. Nous, on n'avait rien. Un lit de camp, et puis c'est tout. On a mesuré l'abîme avec la vie du couvent : là, on était plongées dans la réalité. »

À l'époque de la mort accidentelle de deux enfants tombés du chantier de construction du gymnase, Alain Juppé a visité la Goutte d'Or. Simone, qui travaille au bureau d'aide sociale, est présente. Elle ne peut se retenir de signaler à son interlocuteur qu'elle, elle y habite.

« Ah bon ? On vous a obligée ? », répond-il.

Bien sûr, il a fallu gagner sa vie. Simone est professeur de mathématiques. En 1969, elle est à Sannois, dans le 95, pour un poste d'enseignement religieux. « Mais les jeunes filles avaient envie d'entendre parler de tout, sauf de religion ! Alors en discutant avec ces jeunes, j'ai refait ma théologie sur le terrain. »

Micheline, elle, est infirmière et soignante à domicile, en particulier

au centre de soins, 9 rue Yvonne-le-Tac. « Lorsque Jacques Chirac a voulu fermer le bureau d'aide à domicile, on a fait grève pendant 37 jours pour avoir du personnel ! Le centre a fini par être supprimé quand même en 1984. J'ai été reclassée dans un hôpital loin du 18e. Je m'y suis rendue le premier jour... pour leur donner ma démission ! Le docteur Céline Schwebel, que l'on avait rencontrée dès Noël 1977, cherchait une secrétaire médicale pour son cabinet à la Goutte d'Or : j'y ai travaillé jusqu'à ma retraite. »

L'insalubrité terrible

« D'abord nous nous contentions de vivre à la Goutte d'Or, à l'écoute des gens. Tout ce que l'on a fait est le résultat du temps, de beaucoup de temps. Je faisais la catéchèse et du secrétariat à la paroisse Saint-Bernard. On a organisé des réunions à la Salle Saint-Bruno, qui était une chapelle à l'époque. On a construit ainsi des réseaux d'amitié. Beaucoup de gens sont devenus nos amis : la pharmacienne qui était à la place du commissariat, Michel Neyreneuf, Céline Schwebel.

« L'insalubrité était terrible. Certains escaliers étaient tellement délabrés qu'on n'était pas sûr d'arriver en haut. Des immeubles n'avaient pas l'eau courante. Ceux qui

disent que c'était mieux avant ne se rendent pas compte. La Goutte d'Or était abandonnée par les pouvoirs publics. Deux enfants sont même tombés du chantier de construction du gymnase et se sont tués. On a mené énormément d'actions pour faire connaître la situation du quartier. L'Église faisait la charité, mais quand quelqu'un a faim, on ne lui fait pas un sermon. Je me rappelle encore un gamin de 9 ans au catéchisme. - C'est vrai, ton catéchisme ? - Oui. - Ben quand tu vois le quartier, tu repasseras. »

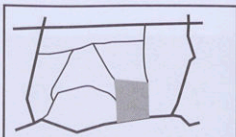
« Le secret, c'est qu'il faut aimer les gens et se bouger ! », ajoute Simone avec un sourire de défi. « À l'époque, les habitants actifs étaient tous mordus par le désir de changer les choses. Nous, on n'a jamais eu de mal à s'adapter. Les gens se sont aperçus assez vite que ce qu'on vivait, c'était vrai. »

« Le curé des Arabes »

D'où les réunions des habitants, la constitution de collectifs, les actions, les grèves, parfois des grèves de la faim. « À l'époque, il n'y avait rien. Aujourd'hui, pour agir dans le quartier, les associations sont devenues incontournables. Ce qui m'a toujours comblée, c'est de voir la mobilisation des gens. Ça, ce sont mes meilleurs moments. Lorsque des immigrés sont expulsés de leurs logements du 14 rue de la Goutte d'Or, on est restés toute la journée devant la préfecture. À la fin de la journée, les expulsés avaient fait une collecte avec l'argent qu'ils avaient pu rassembler et me l'ont donné : « C'est pour toi et les gens dont tu t'occupes. » Micheline poursuit : « Quand on voit des jeunes nés dans le quartier devenir bénévoles, c'est une joie sans fin ! »

Lorsque le père Gallimardet, « Galli », dont Mauriac a fait l'éloge à l'époque, est mort en 1980, il s'est passé quelque chose d'étonnant. C'est lui qui avait commencé à ouvrir la Salle Saint-Bruno, une ancienne chapelle, aux diverses communautés et cultures du quartier. Et à son enterrement, l'église était pleine ! Des amis arabes l'ont veillé toute la nuit, revendiquant cet honneur. Beaucoup l'appelaient d'ailleurs « le curé des arabes ». Des sourates et des passages de la Torah ont aussi été lues à l'église.

Lorsque Saïd Bouziri, militant des droits de l'homme, Tunisien de la Goutte d'Or, a eu des problèmes de papiers, des gens ont fait la grève de la faim avec lui, à ses côtés dans l'église Saint-Bernard. D'autres actions



Goutte d'Or - Château-Rouge

ont donné naissance à des structures comme la crèche L'arbre bleu, le Pôle Santé Cavé, ou Paris Goutte d'Or. Simone et Micheline ont été très actives dans cette dernière association, dans la lutte pour une rénovation urbaine qui préserve les bâtiments témoins de l'histoire (comme le passage des Poissonniers) et qui permette aux habitants de rester dans leur quartier, ou d'y retourner après la réhabilitation. « On s'est aussi battu pendant quatorze ans pour créer un bureau de poste rue des Islettes ! Et pour obtenir le Franprix, en 1992. »

Lorsqu'on leur demande si ça n'a pas été difficile, elles répondent toutes deux : « On savait que ce serait difficile, ça l'a été. On n'a pas fait des miracles, d'ailleurs, on a fait des choses toutes simples. »

30 francs la passe

La situation des prostituées les préoccupait. À l'époque, à leur arrivée en 1969, il y avait vingt sept maisons de passe dans le quartier, il y avait même la queue devant ! Aux 12 et 14 rue de

la Charbonnière, par exemple ! Elles ont été supprimées en 1976-77 mais jusque là les mères interdisaient à leurs filles, et l'Église à ses prêtres, de dépasser la rue Polonceau. Simone : « Au nom de l'Évangile, bonjour ! »

« La nuit de Noël, on a apporté des chocolats aux prostituées. Leurs conditions étaient terribles, elles avaient une savonnette et un chiffon, c'était 30 francs la passe, pour une passe de cinq minutes... C'étaient les filles « punies » qui étaient envoyées là. »

« Lors des réunions à la Salle Saint-Bruno, on a créé un groupe Prostitution. Nous sommes rentrées en contact avec le mouvement du Nid, qui s'occupait des prostituées (et qui existe toujours). On pouvait parler aux prostituées, mais pas longtemps. La mère maquerelle ne nous laissait pas leur faire perdre trop de temps ! »

Et puis ce qui les a le plus choquées, c'étaient que les enfants traînaient beaucoup dehors. Les habitants ont donc eu envie de leur donner un espace de liberté pour jouer en toute sécurité. À la place

du square Léon, il y avait le « démol », un terrain vague. « On voulait demander à la mairie de Paris de le mettre à la disposition des enfants. Le 13 mai 1978, on l'a occupé, on a enlevé des orties, des débris... et puis un matin on a trouvé les portes cadenassées ! Pas de terrain d'aventure pour les enfants, mais l'idée était née. L'association Les enfants de la Goutte d'Or s'est créée en juin 1978, à l'initiative des habitants. C'est une des premières associations du quartier. La section foot s'est formée peu après, avec Dady et Cap. Assez rapidement on a réussi à emmener quelques enfants en séjour à la neige. Ça a été une révolution ! »

Un quartier moins instable

Dans la suite logique de ces activités, Simone fait une étude du quartier pour le Secours catholique pour savoir quoi faire. « On ne faisait pas de prosélytisme. On voyait bien qu'il y avait des problèmes sociaux, mais avant, on voulait comprendre mieux le quartier, comprendre de quoi le quartier

avait besoin. » Simone veut alors créer un centre à l'écoute des problèmes sociaux du quartier : salubrité des logements, alphabétisation des parents, voisinage... Le Secours catholique met à disposition des locaux (rue des Gardes) et des salariés : et l'Accueil Goutte d'Or naît le 3 mai 1979. Le Secours catholique s'est désengagé en 1996 et l'Accueil Goutte d'Or a perduré en tant qu'association, devenu centre social en 2001.

Côté santé, Micheline et le docteur Schwebel démarrent des actions de prévention dans le quartier. À présent encore, les activités sportives sont l'occasion d'éveiller les enfants à leur santé, à la nutrition, etc.

Aujourd'hui, « on ne peut pas dire que tout va bien, mais le quartier est moins instable » estime Micheline. Certes on voit beaucoup de jeunes traîner, qui ont du mal à s'intégrer, qui se sentent dépossédés. »

Mais le bilan essentiel, pour Simone, « c'est que les choses changent grâce à la militance, grâce au collectif. »

Camille Sarrot

Café Lomi : tout savoir sur le grain avant de boire la tasse



Un loft de 200 m² à la manière des coffee shops de San Francisco ou Berlin.

À mi-chemin entre les métros Marx-Dormoy et Marcadet-Poissonniers, le café Lomi est un lieu inattendu dédié à la découverte et à la dégustation de cafés.

Habitant du quartier Marx-Dormoy, Aléaume Paturle (Lomi) travaillait dans le 17^e comme fournisseur de café aux professionnels. En 2011, il a découvert que Paris Habitat envisageait d'ouvrir un établissement de type restauration en bas des nouveaux logements sociaux ultramodernes situés au

carrefour de la rue Ordener et Émile-Duployé. Le moment était venu de trouver un lieu plus grand et mieux adapté à son activité ainsi que d'avoir un espace pour faire partager sa passion avec le public. En septembre 2012, le café Lomi a été inauguré.

Une affaire de grain

Au cœur de l'activité : la torréfaction artisanale pour les professionnels de l'hôtellerie et de la restauration mise en évidence par l'énorme torréfacteur

qui domine la pièce derrière le salon de dégustation. Sur les étagères, des sacs de toile de jute de 60 kg de grains de café vert qui attendent d'être dégustés « à l'aveugle ». Le torréfacteur cuit le grain de café vert à une température de 200° C environ pendant quinze minutes.

Pour ce gagnant du prix « Meilleur torréfacteur de café de France 2011 », chaque étape compte. La formation des professionnels fait aussi partie intégrante de l'approche de Lomi. « L'alliance d'un grain de qualité et d'une machine performante n'est pas suffisante. Car le café, c'est avant tout l'histoire du grain : d'où il vient, comment il est cultivé, récolté, séché, torréfié et, enfin, mis en tasse. »

Café et Wifi

Quant au public, pas nécessaire d'être un grand fan du design pour apprécier le style « loft industriel » du grand salon de dégustation de 200 m². Spacieux et lumineux avec poutres métalliques, béton, briques, petit jardin d'intérieur, des tables en bois à partager, le café Lomi évoque les coffee shops de San Francisco, Brooklyn ou Berlin. La façade vitrée souligne son caractère ouvert et permet de voir le mur de graffitis en face sur la rue Ordener. Après les créations inspirées par les filtres à café

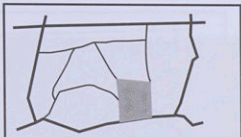
usagés de Gérard Clisson, les photos du Mexique vu par Tatiana Giacinti s'exposent actuellement chez Lomi.

Le café Lomi attire une clientèle cosmopolite qui s'installe pour travailler (Wifi gratuit) ou déguster un choix impressionnant de cafés d'origines et de saveurs différentes en plusieurs modes de préparation soit Chemex (filtre), siphon, piston, espresso, des thés, des pâtisseries, des gâteaux anglais tels que scones, carrot cake ou cheese cake. Il propose également des assiettes salées à partir de 8,50 € tels que le pain bun, des salades de légumes, des quiches. Tout, « même la confiture », est maison. Résultat, atmosphère détendue et sereine, parfois studieuse quand les clients sont ravis aux ordinateurs. Tasse de café « mélange Lomi » 2 €, café du jour 2,40 €, des sachets de café à emporter à partir de 7,50 €.

Le café Lomi propose enfin des ateliers tous les week-ends ouverts au grand public sur la culture du café ou espresso, ainsi que des formations plus intensives une fois par mois. Parmi les ateliers récents : les origines du café animé par Morgane, championne de France *cuptasting* de 2011, et *Brewing methods* animé en « français » par Tom et Aleaume.

Texte et photo : Mary Adams

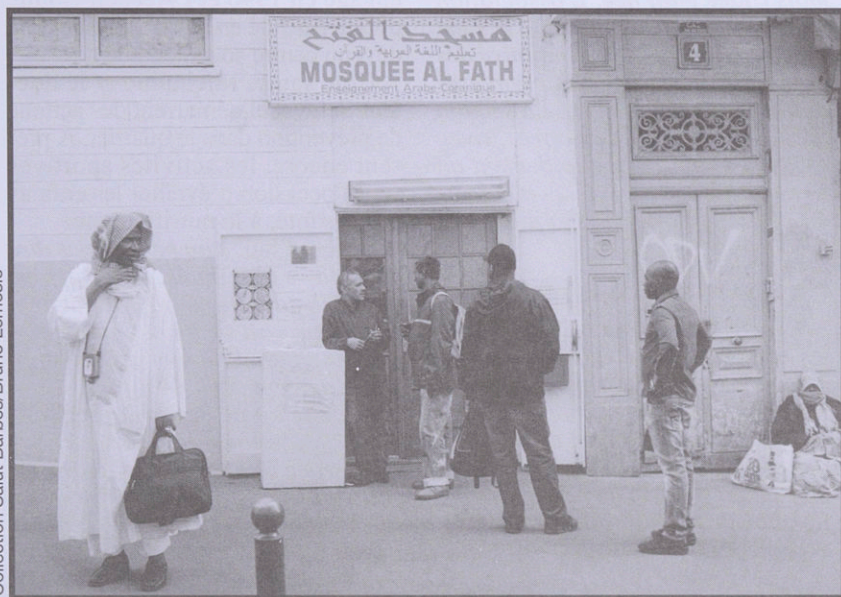
☐ Café Lomi, 3 ter rue Marcadet, 09 80 39 56 24, www.cafelomi.com. Horaires : de 10 h à 19 h mercredi à dimanche.



Gestion des mosquées : une affaire d'argent... aussi

Qui gèrera la future mosquée de l'ICI de la rue Polonceau ? Moussa Niambélé, de l'association des musulmans de l'ouverture, ne mâche pas ses mots : il ne veut pas d'un islam « communautariste ».

Collection Saut Barbes/Bruno Lemesle



La mosquée de la rue Polonceau est fermée. Des travaux sont en cours avant d'accueillir une antenne de l'Institut des cultures d'islam.

C'est un homme jovial, rieur et chaleureux qui reçoit dans le petit local de l'Association des musulmans de l'ouverture (AMO) au 32 rue Laghouat.

Moussa Niambélé est le président de l'AMO. Ici on informe sur l'islam et en tandem avec l'association, « Bol d'or », on s'occupe des jeunes, on donne des cours d'arabe, on aide aux papiers et on envisage des médiations face aux problèmes que rencontrent les familles notamment avec leurs enfants. Moussa Niambélé y tient, car pour lui, « l'éducation commence à la maison ».

Né au Sénégal, élevé au Mali par sa tante, naturalisé français, ce septuagénaire sait de quoi il parle : il a élevé cinq enfants issus de deux mariages, et il a, aujourd'hui encore, une petite fille de huit ans. « Il y a des principes de base de notre culture, inspirés de la religion : le respect des aînés, et une éducation collégiale, c'est-à-dire l'affaire de tout le monde. »

Moussa Niambélé, nanti d'un diplôme de comptable, a terminé sa carrière à la mairie de Montreuil, comme employé à l'état civil.

Depuis sa retraite, il s'occupe donc à plein temps de l'AMO. Avec un projet, acquérir la future mosquée de l'ICI de la rue Polonceau qui doit remplacer l'ancienne mosquée El Fath, fermée en août dernier.

L'ICI devrait sortir de terre courant 2014 et selon, Michel Neyreneuf, adjoint au logement, « les travaux commenceront dès que ceux de l'ICI de la rue Stephenson seront termi-

nés ». Autant dire bientôt, puisque son inauguration est fixée au 28 novembre.

3,7 millions d'euros

Seulement voilà, si Moussa Niambélé est un rieur, il est aussi un peu déconfit. Acquérir la partie culturelle de la rue Polonceau, c'est un vœu, mais pour cela il faut déboursier 3, 7 millions d'euros. Et l'AMO en est loin.

Créée en 2009, l'AMO était au départ un regroupement de trois associations : l'une issue de la mosquée de la rue Polonceau *El Fath* (ouvrir en arabe et aussi conquérir), et les deux autres (Aïsa et Isthme) d'inspiration soufie.

Pour le projet des instituts de culture d'Islam, l'AMO a été, à l'époque, sollicitée par le cabinet de Bertrand Delanoë pour la gestion des deux futures mosquées.

Quatre ans plus tard, Moussa Niambélé déchant. Aïsa et Isthme ont, pour des raisons diverses, rendu leur tablier. Reste donc en lice l'AMO, présidée par Moussa Niambélé, représentant *El Fath*.

En caisse, 500 000 euros

Le lieu de culte de l'ICI de la rue Stephenson a été racheté par la mosquée de Paris, via la société des Habou et des lieux saints de l'Islam en lien avec l'Algérie. Le futur ICI de la rue Polonceau va sortir de terre. Toute la question est de savoir qui va gérer sa mosquée ?



Moussa Niambélé, le président de l'AMO.

Si la ville gère et finance les parties culturelles, laïcité oblige, ce sont les associations musulmanes qui seront chargées de l'achat et de la gestion de la partie culturelle, en clair des mosquées.

L'AMO, un temps pressentie, n'avait pas l'argent nécessaire à l'acquisition du lieu de culte de l'ICI de la rue Stephenson, et n'a pas non plus l'argent nécessaire « pour le moment », précise Moussa Niambélé, pour celui de la rue Polonceau. En caisse, 500 000 euros, provenant d'un don d'une riche famille d'Arabie Saoudite, Le donateur, M. Banama, est décédé et on attend que ses ayants droit débloquent la somme.

Maghrébins et Africains

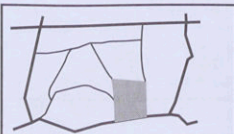
Les mosquées de la Goutte d'Or ont une particularité : elles sont réparties en fonction de l'origine des fidèles.

Les Maghrébins à la mosquée Ibn El Walid de la rue Myrha dont le recteur Salah Hamza, est propriétaire. Les Africains à la mosquée El Fath, rue Polonceau, gérée en famille par un malien, Moussa Diakité.

Nouvelle donne dans le paysage, la création de la mosquée de l'avenue de la Porte des Poissonniers installée dans les hangars d'une ancienne caserne de pompiers.

Elle a été créée pour éviter que les fidèles ne prient dans les rues de la Goutte d'Or. Et en attendant l'ouverture des deux lieux de l'Institut des cultures d'islam.

À la tête de cette mosquée, une organisation bicéphale : Salah Hamza de la mosquée Ibn El Walid, rue Myrha, en est le président, Moussa Diakité de la mosquée El Fath, rue Polonceau, le vice-président. Moussa Niambélé est, lui, trésorier adjoint.



C'est Salah Hamza qui dirige donc l'affaire. Le cheikh a de la prestance et à l'évidence, c'est un homme à poigne. Pour le dialogue, c'est moins sûr. Tant il a l'art de vous balader et, on parle d'expérience, de promesses de rendez-vous en silence assourdissant.

La mosquée-caserne (c'est devenu son surnom) a, pour l'heure, un bail de trois ans et le vendredi, ce sont quelques cinq à six mille fidèles qui s'y présentent. Au moins le double, de visu, le 8 août 2013, jour de l'Aïd El Fitr.

Pour les prêches, c'est l'alternance, un vendredi, un imam issu de l'ancienne mosquée El Fath, le suivant, un imam issu de la mosquée de la rue Myrha. On se répartit les fruits de la quête (zakat) : 20% pour chacune des mosquées de la Goutte d'Or, le reste pour la gestion de la mosquée de l'avenue de la Porte des Poissonniers.

Contrepoids à l'Algérie ?

Une fois construits les deux ICI, la mosquée des Poissonniers, fermera-t-elle ses portes ? Pas sûr, car la capacité d'accueil des deux futures mosquées seraient d'environ mille fidèles.

Moussa Niambélé cherche désespérément des finances, peste contre cette division de l'islam entre les Arabes et les Africains et clame : « *l'islam c'est l'islam. Il ne faut pas que l'islam soit monocolore.* » Et il enfonce le clou : « *la mosquée de Paris, c'est l'Algérie, La mosquée Myrha aussi, et maintenant la mosquée de l'ICI Stephenson également. Il faut qu'il y ait un contrepoids. Je souhaite que le lieu de culte du futur ICI de la rue Polonceau nous revienne à cause de notre état d'esprit. Que ce soit en propriétaire ou en gestionnaire. Le mot ouverture dans l'intitulé de notre association n'est pas un vain mot. Nous ne voulons pas d'un islam communautariste.* »

Le président de l'AMO fait la tournée des mosquées de France et d'ailleurs, cherche des États donateurs, et en appelle aussi aux dons des fidèles. Ainsi, et on le découvre en l'écoulant, même pour célébrer le prophète, c'est l'argent qui est roi.

Edith Canestrier

□ Association des musulmans de l'ouverture. 32 rue Laghouat. Tél : 09 52 17 95 95

Les @péros de la Goutte d'ordinateur

L'Espace public numérique (EPN) de la rue Léon connecte apéro et technologie de l'information et de la communication. Il organise des « apéros tic » gratuits et ouverts à tous.



Tic pour technologie de l'information et de la communication. Apéro, parce que la soirée se veut conviviale et détendue. La raison de ces agapes ? « *Créer un débat autour des nouvelles technologies ouvert au plus grand nombre* », précise Virginie Maurice-Lakomobo, coordinatrice et animatrice de la Goutte d'ordinateur, l'autre nom de l'EPN. Le prochain rendez-vous est programmé le 23 octobre à 18 h 30 à la Salle Saint-Bruno. Gratuit et ouvert à tous, il abordera le thème de la création numérique. Deux autres apéros ont déjà eu lieu en 2013, le premier sur les logiciels libres et le second sur les réseaux sociaux.

La Goutte d'ordinateur a été créée pour lutter contre la fracture numérique en dispensant des initiations à l'informatique. Mais, mais... précise Virginie Maurice-Lakomobo « *L'E.P.N. ne dispense pas que des cours pour débutants et nous ne faisons pas que des actions pour nos usagers. Nous sommes ouverts sur tout le quartier et aux demandes des habitants.* »

Le logiciel libre

Ce qui tient à cœur les animateurs de cet espace : le logiciel libre. « *Nous formons et informons sur ces logiciels et nous essayons d'expliquer qu'on peut sortir des technologies dominantes tels que Microsoft* ». Les logiciels libres sont pour la plupart gratuits et permettent de s'équiper à moindre coût. Parmi ceux-ci : LibreOffice créé par des transfuges d'OpenOffice pour la bureautique (traitement de texte, tableur, bases de

données, etc.). Mais également Gimp pour la retouche d'image et le photomontage, Inkscape pour le dessin (du vectoriel pour les connaisseurs), Audacity pour le traitement du son et Firefox pour naviguer sur internet.

« *On s'est rendu compte que même parmi notre public averti, beaucoup ne connaissaient pas forcément le logiciel libre, ou en avaient une idée très vague*, ajoute Virginie Maurice-Lakomobo. *On s'est dit que cela allait être un premier sujet pour les Apéros Tic car qu'on se rendait bien compte que beaucoup de personnes étaient curieuses mais ne savaient pas comment et où trouver l'information.* »

Toucher et manipuler

La formule des apéros : trois invités dressent un panorama de la thématique abordée et font état de leurs expériences. Le public peut intervenir à tout moment s'il le souhaite. Au cours de l'apéro autour du logiciel libre, un artiste musicien, un éditeur libre, et un représentant de l'April, une association de promotion et de défense du logiciel libre, avaient été invités. Outre des professionnels et des chercheurs, l'apéro sur les réseaux sociaux avait accueilli une jeune bloggeuse égyptienne impliquée dans le Printemps arabe.

Après le débat avec le public, des ordinateurs sont mis à disposition pour que les intervenants montrent et expliquent... et que le public touche et manipule.

Enfin, arrive l'heure de l'apéro organisé par les usagers de l'EPN. « *Ils apportent plein de bonnes choses de chez eux, et on partage tout ça ensem-*

ble », conclut Virginie Maurice-Lakomobo.

À la suite de la rencontre, deux ateliers en résonance avec le thème abordé ont lieu rue Léon. En janvier il s'agissait d'apprendre à télécharger et à installer un logiciel libre. Le deuxième atelier : comment récupérer des contenus libres de droit (son, images, etc.).

À la suite de la rencontre consacrée aux réseaux sociaux, un atelier s'est penché sur la manière de se protéger sur ces réseaux en paramétrant ses comptes. « *On peut sécuriser ses photos si on veut en mettre, et on n'est pas obligé de donner toutes ses coordonnées.* »

Parents et enfants

Un autre atelier destiné aux parents et aux enfants a mis les pieds dans le plat : qu'est-ce que font nos enfants sur ces réseaux ? « *Nous avons également montré qu'il existait d'autres réseaux sociaux pour les enfants comme Splash, Xooloo et Wilby* ». Ainsi qu'un navigateur ultrasécurisé pour les enfants : Potati, qui a une interface enfant et une interface parents et, suivant l'âge des enfants, un certain nombre de sites sont accessibles. « *On peut imposer une durée d'utilisation du navigateur afin de contrôler le temps que passent nos enfants sur internet.* »

Pour l'apéro du 23 octobre, point d'ordinateurs mais des tablettes, le thème étant centré sur les créations numériques. Au menu : pixel art, image, son et vidéo.

Nadia Djabali

□ 7, rue Léon. 01 42 51 03 61.
www.gouttedordinateur.org

Naissance de la presse locale : Le 18e à la Une

De *Paris Montmartre*, en passant par *Le 18e*, *Le Mirliton*, *Le Père Peinard*, *Le libertaire*, ou *Mimi Pinson*, ces journaux nés avec La Commune ont donné naissance à une presse prolifique, vouée à l'information locale, et ... au succès.



La Une du *Montmartre Illustré* du dimanche 23 mai 1886

La Commune de Paris est le point de départ de cette étude. Ce peut être un choix symbolique : le principe de la liberté de la presse, acquis depuis les dernières années du Second Empire, fut solennellement réaffirmé par le Comité central de la Garde nationale, même s'il fut malmené par la suite, en raison des violentes campagnes de dénigrement et de déstabilisation menées par les journaux pro versaillais favorables à Thiers. Mais c'est aussi et surtout un choix dicté par l'Histoire.

Avant cette période, il n'existe pas, à proprement parler dans l'arrondissement (créé en 1860) de feuilles d'information locale, mais des journaux, généralistes ou spécialisés, dont l'imprimerie est implantée au pied de Montmartre. Ainsi *La Revue historique et anecdotique*, *Le Journal de la Cour*, *Le Journal des anecdotes*, *Le Moniteur illustré de la Haute Carrosserie*, *Le Diable à Paris*, sortent des rotatives de l'Imprimerie Pilloy, rue Lamartine.

Parmi toutes les publications de la Commune, *Le Mont Aventin* se faisait l'écho des Buttes Montmartre. Il eut deux numéros. Le n°1, daté du 26 mars 1871 saluait la révolution naissante : « C'est du Mont-Aventin, c'est du haut de cet

Olympe que roulant avec fracas, la colère populaire s'en est allée dans tous les quartiers de Paris... ». Le n°2 du 30 mars annonçait la publication de la proclamation authentique de la Commune et « de renseignements de la plus haute importance... » qui ne furent jamais donnés...

Après la chute du Paris insurgé, il faut attendre une dizaine d'années pour trouver le premier vrai journal du 18e arrondissement. Dans la foulée de la loi républicaine du 29 juillet 1881, qui est à l'origine d'un essor sans précédent de la presse écrite, sort le premier numéro de *Paris-Montmartre*, qui couvre aussi la Chapelle, la Goutte d'Or, Clignancourt, Grandes Carrières, Clichy. Il prendra le titre de *Montmartre La Chapelle* en 1887 et restera, pendant plus de trente ans, un journal de référence.

Kiosques dévalisés

Cette même année 1887, dans un esprit de « saine concurrence », paraît *Le 18e*, qui est l'édition, pour le 18e, d'un journal parisien commun à tous les arrondissements, mais avec des spécificités locales.

On y trouve, grosso modo, les mêmes informations que dans le *Montmartre La Chapelle*. Les deux sont des hebdomadaires républicains modérés paraissant le samedi. Denses et compacts, ils ne comportent pas d'illustrations, seulement des réclames. Mais *Le 18e* est plus tourné vers Paris et les questions nationales que vers l'arrondissement. Nous avons donc donné la priorité à son concurrent.

Dans son premier éditorial, *Paris-Montmartre* annonce la couleur : « Qu'on n'attende point de nous un programme politique. Nous laisserons à nos collègues du centre, grands et petits, la mission de traiter, avec une compétence que nous n'aurions pas d'ailleurs la prétention d'égaler, les questions de politique locale, comme générale. S'il nous arrive de nous aventurer sur ces sables mouvants, nous le ferons avec la prudence nécessaire... *Le 18e* forme une localité dans Paris, qui a son autonomie morale, ses aspirations, ses besoins, ses intérêts exclusifs. C'est une ville dans la grande Ville (182 000 âmes) qui croît d'année en année. Les questions locales prenant de plus en plus d'importance, nous avons sollicité l'aide

d'hommes éclairés; mais nous accueillerons aussi tous les concours ». Le journal entend donner à la population les informations utiles sur l'état civil, les faillites, les appartements à louer, les actes administratifs, les autorisations de bâtir, les travaux... Dans ce premier numéro, le projet de déplacement de la mairie occupe la plus large place. La mairie de Montmartre, construite en 1837 place des Abbesses, ne répond plus aux besoins de l'arrondissement. Les locaux sont exiguës : les mariés attendent sur les marches de l'escalier et on se bouscule dans les couloirs. Quant à la justice de paix, elle se trouve à une demi-heure de l'ancienne mairie de La Chapelle, ce qui est mal commode. La mairie actuelle ne sera inaugurée qu'en 1892.

Paris-Montmartre connaît d'emblée un beau succès éditorial : quelques heures après sa sortie, les libraires et les kiosques sont dévalisés. Au fil des numéros, les sujets traités se diversifient, tout en restant centrés sur les problèmes de l'arrondissement.

La construction de la basilique du Sacré Coeur (de 1875 à 1914) de est l'objet d'une vive polémique. Elle est parfois présentée comme « un cauchemar » pour les Montmartrois : « Que des jésuites projettent d'ériger un temple dans lequel des fanatiques enrôlés chanteront des hymnes en l'honneur de la Vierge Marie et fulmineront des anathèmes contre la République. Halte là, Messires... »

Château-Rouge a disparu

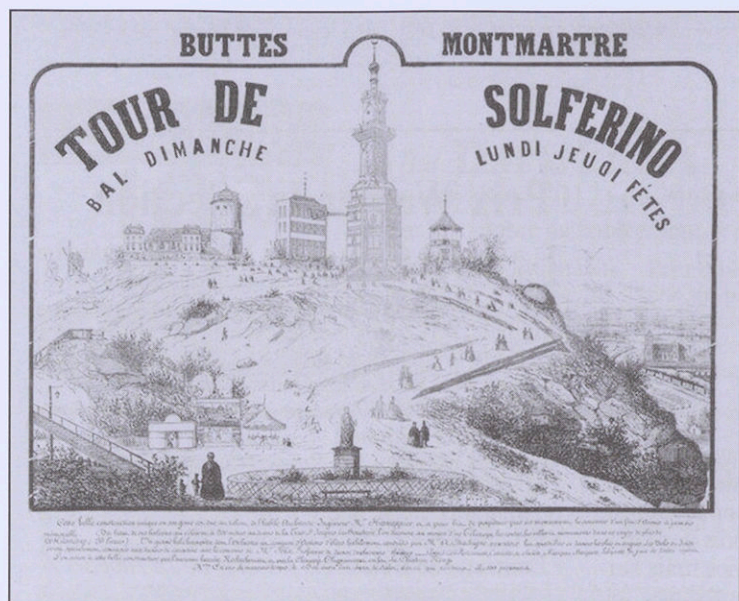
La transformation de l'arrondissement est aussi à l'ordre du jour. On évoque la démolition des masures occupées par des ferrailleurs et des hôtels borgnes, boulevard Barbès. On dénonce le nombre excessif de logements insalubres, attribué à la forte concentration d'ouvriers qui s'entassent « dans des réduits humides, sans air, sans lumière et sans hygiène » pour un loyer trop cher. Des articles suggèrent que l'on rase les « fortifs » pour construire des habitations pour les ouvriers.

Le quartier des Grandes-Carrières fait l'objet de commentaires savoureux : « Quartier abandonné, quartier de déshérités et de parias où l'amateur de pittoresque et de couleur locale trouverait plus de satisfaction que les émules du baron Hausmann... »

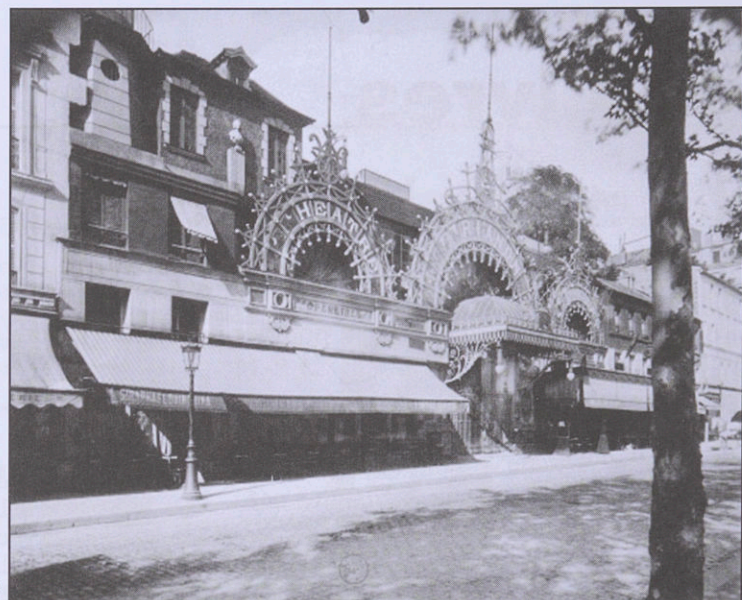
La place Dancourt (aujourd'hui place Charles-Dullin) est aussi particulièrement visée : « d'une malpropreté repoussante, elle est envahie, pendant les entractes du Théâtre, d'hommes et de femmes qui manifestent sur la voie publique les émotions causées par les infortunes de la jeune première... la puanteur est intolérable ». Les libres opinions ne sont pas absentes du *Paris Montmartre* : Un ancien

de la Butte s'émue de la disparition prochaine du Vieux Montmartre : « les maisons anciennes et les vieilles rues sont déjà démolies, le Château Rouge a disparu, l'Élysée-Montmartre est menacé, où sont les jours de splendeurs où 50 000 personnes venaient aux feux d'artifice des fêtes de Saint Pierre? Le pittoresque fait place à l'utile, ainsi le veut le Progrès ! ».

Les Grandes Carrières, quartier de déshérités et de parias



DR



Le Trianon en 1898.

Les années passent, la nostalgie demeure. En 1913, Georges-Henri Prudhomme, dans un adieu à Montmartre, y va de son couplet larmoyant: « *Quand Montmartre n'était qu'un bourg/silencieux et poétique/ et que le Quartier de Clignancourt / ne faisait pas de politique... J'aimais chanter ses poulaillers/ses jardins de deux ou trois ares /et ses arbres en espalier/ aux entrelacements bizarres...* »

L'Ogresse de la Goutte d'Or

Les faits divers occupent une place importante. L'abus d'alcool est souvent mis en cause: « *Épouvantable Tragédie Boulevard de Clichy; Dans un Accès de Fureur alcoolique, un individu tue un Agent et un Garçon d'Hôtel. Il blesse grièvement un Officier de Réserve. Deux autres Personnes, dont un Enfant, sont atteintes par des Balles. La Foule veut lyncher le Meurtrier.* » En 1909, un drame n'est pas sans rappeler *L'Assommoir* de Zola. Il a notamment pour cadre le lavoir Balcan, situé au numéro 11 de la rue Labat. À coup de battoir, les lavandières y lynchent l'assassin du directeur.

Les bandes font aussi parler d'elles : celle du foulard de Montmartre sévit sur la Butte, les Apaches tranchent la gorge des facteurs et des agents du gaz pour les dévaliser. Bonnot et ses complices signent le 21 décembre 1911 le premier braquage en automobile, contre la Société générale au 148 de la rue Ordener, un garçon de recettes est gravement blessé. On se dispute

Les Apaches tranchent la gorge des facteurs pour les dévaliser.

sur l'innocence ou la culpabilité de Jeanne Weber, l'Ogresse de la Goutte d'Or, qui, ayant étranglé dix enfants, sera déclarée folle et qui mourra à l'asile.

Mais les nouvelles ont souvent un tour plus joyeux. Les fêtes sont à l'honneur: celle du 14 juillet avec remise des prix aux élèves méritants, celle du marché de La Chapelle avec l'élection de sa reine; celle en projet de la Musette qui veut célébrer le culte de la Beauté.

La politique n'est pas absente des colonnes du journal, malgré son apolitisme affiché. Les critiques pleuvent contre les gouvernement radicaux: « *Qu'ont ils fait de notre argent* » ?

L'hebdomadaire se réjouit de la défaite du candidat du parti socialiste unifié aux élections législatives de mai 1914, dans la circonscription de Clignancourt: « *le cri de guerre contre la patrie et les curés, les petits commerçants de la Butte, en ont assez!* ».

Le 18e, encore plus virulent, mène une violente campagne contre « *la vipère Joffrin* », accusé de tous les maux, contre la lutte des classes, l'élection de Sembat... et tombe même parfois dans les pires excès du nationalisme chauvin et xénophobe : « *Nous voyons tous les jours, des Français manquer de pain et de travail, pendant que des étrangers, des Allemands, sont reçus à bras ouverts dans nos ministères, dans nos usines. O honte ! On a oublié l'année terrible. Au lieu de tendre les bras à tous ces étrangers, il faut les reconduire, ces Prussiens, ces Italiens, ces Belges dont nous sommes infestés, ils sont tous inscrits sur les registres de l'assistance publique tandis que des vieillards bien français gémissent sur leurs grabats. Trente mille Français ont faim, pensons d'abord à eux !* ».

La Goulue à l'Elysée Montmartre

Les années d'avant guerre voient aussi la multiplication des articles consacrés aux grands travaux. Le 18e arrondissement est un vaste chantier. De nombreuses voies sont alignées (boulevard Ney) ou prolongées : rues Léon, Custine, Polonceau... ou achevées (avenue Junot), des squares sont créés (square Carpeaux). Les transports en commun connaissent un développement impressionnant. En 1898, mise en service du premier tramway électrique d'Épinay à La Trinité, passant par la porte Montmartre, rues du Poteau et Damrémont, place Clichy. En 1900, ouverture du Funiculaire. Inauguration de La section Chatelet-Porte de Clignancourt de la ligne 4 du métropolitain en avril 1908. Mise en service, en 1911, de la ligne B du réseau Nord-Sud (Saint Lazare-Porte de Saint-Ouen). Prolongement en 1912 de la ligne A du Nord Sud de Pigalle à Jules Joffrin, (jusqu'à la Porte de la Chapelle en 1916). Mise en service du premier autobus de la compagnie

AM reliant Montmartre à Saint Germain des Prés.

Les spectacles ne sont pas oubliés. La Goulue à l'Elysée Montmartre, Yvette Guilbert au Divan Japonais, Mistinguett et Fregoli au Trianon Concert, les « mélo » au théâtre Montmartre, les poètes et chansonniers au Chat Noir alimentent régulièrement la rubrique théâtres et cafés-concerts

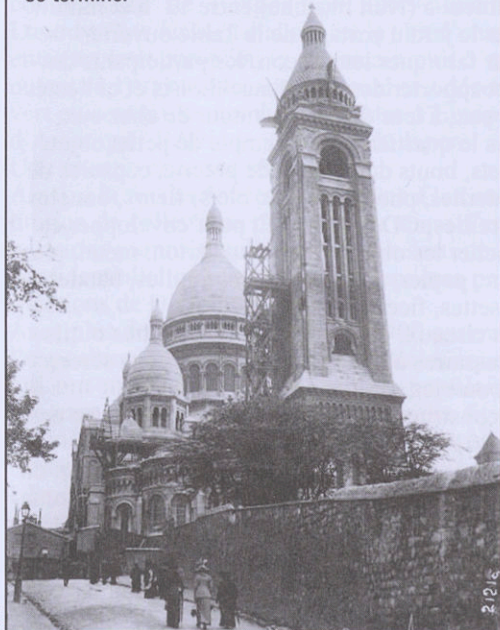
En 14, «tous contre les boches !»

À côté de ces journaux locaux d'information générale et locale, il existe des publications, souvent éphémères, dédiées à l'art, à l'histoire de Montmartre et à sa préservation. *Le Chat Noir*, émanation du cabaret de Rodolphe Salis, est l'une des plus connues. C'est le premier journal montmartrois « *par sa date (1882) et par son mérite* ». Les illustrations de Willette, Steinlen, André Gill, Forain accompagnent les poésies de Mallarmé, Verlaine, Coppée, Mistral, Bruant... On y exige la séparation de Montmartre et de l'État, on organise la défense de la Butte contre l'assaut des troupes de la chaussée d'Antin. À la même époque Aristide Bruant publie *Le Mirliton*, journal bimensuel, puis hebdomadaire, illustré par Tréclau (Toulouse-Lautrec), Jean Caillou (Steinlen), Bob, Forain, Henri Pille, etc. Il compte comme collaborateurs, Alphonse Allais, Courteline, Louis Marsollet, P. Roynard, Xanrof, Oscar Méténier, etc., et publie les chansons de Bruant. *Le Tambourin*, pamphlet hebdomadaire, disparaît au bout de quelques numéros. *Le Pierrot*, exclusivement illustré par Willette, *Montmartre*, *La Butte Montmartre*, *Montmartre-Artiste*, *Montmartre illustré*, n'eurent guère plus de longévité. On trouve aussi des feuilles satiriques (*La Manivelle*), socialistes (*Le prolétaire de la Goutte d'Or*), socialistes révolutionnaires (*La Lutte*), libertaires (*Le Père Peinard*, *La Revue Libertaire*, *Le Libertaire*) philosophiques (*Le philosophe montmartrois*), vinicoles (*La Vigne*), rigolardes (*Les Poilus de Montmartre*), anti cléricales (*L'Athée*), engagés dans la défense des artistes pauvres (*La Vache enragée*) et des ouvrières parisiennes (*Mimi Pinson*), des journaux de quartier (*L'Avenir du quartier Pigalle*, *L'Impartial du XVIIIe*, organe des quartiers La Chapelle et la Goutte d'Or) et bien d'autres encore...

En 1914, *Montmartre La Chapelle*, *Le 18e*, comme la quasi totalité des journaux, prennent des accents militaristes et revanchards. La déclaration de guerre est accueillie avec enthousiasme. L'heure de la revanche a sonné. « *Tous contre les boches!* », sera le seul mot d'ordre. C'est la fin de la « Belle Époque ».

Dans le prochain numéro : les journaux du 18e de 1914 à l'époque contemporaine.

La construction du Sacré-Cœur se termine.



18e Livres

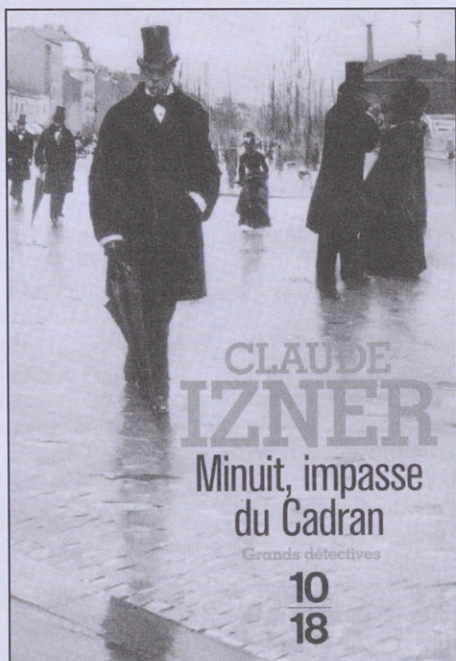
Victor et Joseph enquêtent à l'aube du XXe siècle

• *Minuit, impasse du Cadran*. Roman policier de Claude Izner. 10/18.

371 pages. 8,80 €.

Une courte impasse chichement éclairée par un réverbère. Dans les jardins des maisons voisines se devinait la masse dénudée de grands arbres. Des masures s'inséraient entre deux ou trois immeubles haussmanniens. Un ancien bal au fond de l'impasse n'était plus qu'un amas de ruines après être devenu une fabrique de ballons et une salle de réunion politique. »

C'est là, impasse du Cadran, au débouché du 54 boulevard de Rochechouart, que, début novembre 1899, alors qu'on attend une comète dévastatrice pour le 13, trois hommes, un jeune comédien, un prof de lettres, un facteur licencié pour cause de grève, croient avoir un rendez-vous galant et se font égorgés à minuit.



Libraires associés et détectives amateurs, Victor Legris et Joseph Pignot, enquêtent. Auprès des familles des victimes mais surtout dans les bars de Montmartre et dans ce célèbre Cabaret du Néant où les clients attablés devant des cercueils boivent des liquides maléfiques versés par des croque-morts.

Pléthore de suspects. Péripéties et rebondissements. Au péril de leur vie, Victor et Joseph découvriront l'assassin et... la comète n'écrasera pas la terre ce 13 novembre.

Claude Izner est le pseudo de Liliane Korb et Laurence Lefèvre, deux sœurs, auteurs d'une série de romans se déroulant chacun dans un quartier de Paris.

M.-P. L.

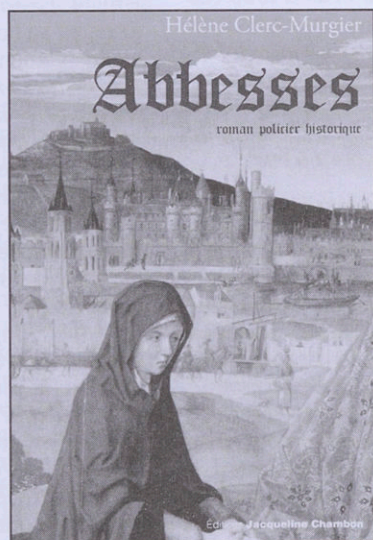
Mystères dans les souterrains de l'abbaye de Montmartre

• *Abbesses*. Roman policier historique de Hélène Clerc-Murgier. Éditions Jacqueline Chambon, 366 pages. 22,50 €.

En l'an de grâce 1622, sous le règne du jeune Louis XIII, Jacques Chevassut, lieutenant criminel du prévôt de Paris, est confronté à une série de meurtres sanguinaires : victimes sauvagement mutilées et marquées au couteau d'une sorte de croix de Lorraine qui pourrait être l'emblème d'une secte ésotérique, les Rose-Croix, peut être.

Sur la foi des dernières paroles d'un condamné à être pendu à Montfaucon, lui ayant murmuré « À Montmartre... dans l'abbaye... près du temple de Mercure... il y a trois lettres sur une dalle de pierre... puis... une entrée... là se trouve un trésor... le trésor de Marie. » Chevassut mène l'enquête.

On le suit dans le Paris si vivant, si surpeuplé, si sale aussi, de l'époque, entre rue de la Planche Mibray, rue du Petit Lion, rues de l'Écorcherie, de la Tuerie, de la Petite Friperie... rue Trop-Va-Quidure, aujourd'hui disparues comme les épinettiers, les taillandiers, les vinaigriers et dégraisseurs, les cureurs de puits... Il hante les salons littéraires où il rencontre Malherbe, Vaugelas, Guez de Balzac, Théophile de Viau... Mais il quitte aussi la ville



pour la campagne, pour Montmartre recouverte de cultures et dominée par l'abbaye des Dames, fondée en 1133 par Louis VI, l'abbaye propriétaire de toute la colline et jouissant d'une totale autonomie jusqu'au droit de justice. Escalade au lieu dit de l'Enfer, au débouché de la porte du monastère et audience accordée par l'abbesse, Marie de Beauvilliers, qui reste résolument muette. Le trésor serait-il le sien ? Ou celui de Marie de Médicis, la reine mère déchuée qui aurait caché là ses bijoux ?

Chevassut est donc contraint de visiter l'abbaye par ses propres moyens, par les souterrains ouvrant dans l'église Saint-Pierre, passant sous les ruines du temple antique dédié à Mercure.

Il tâtonne, on l'agresse. Son adjoint et ami, qui enquêtait de son côté, a disparu. Le courageux lieutenant s'obstine. Découvrira-t-il la vérité, plus atroce qu'il n'aurait jamais cru imaginer ?

Abbesses est le premier roman d'Hélène Clerc-Murgier, par ailleurs claveciniste et conceptrice de spectacles musicaux.

M.-P. L.

Prix Wepler, la sélection

La seizième édition du prix Wepler, prix littéraire fondée par la Librairie des Abbesses pour récompenser la création francophone romanesque originale, sera décernée lundi 11 novembre, à la brasserie Wepler de la place de Clichy.

Voici déjà les douze auteurs sélectionnés

- Sylvie Aymard, *C'est une occupation sans fin d'être vivant* (Grasset)
- Nicolas Bouyssi, *Les Rayons du soleil* (P.O.L.)
- Marcel Cohen, *Sur la scène intérieure. Faits* (Gallimard)
- Brigitte Giraud, *Avoir un corps* (Stock)
- Emmanuelle Heidsieck, *À l'aide ou Le rapport W* (Incalte)
- Thierry Laget, *Provinces, Atlas des amours fugaces* (Arbre vengeur)
- Loïc Merle, *L'Esprit de l'ivresse* (Actes Sud)
- Céline Minard, *Faillir être flingué* (Rivages)
- Philippe Rahmay, *Béton armé* (La table ronde)
- Tiphaine Samoyault, *Bête de cirque* (Seuil)
- Marina de Van, *Stéréoscopie* (Allia)
- Philippe Vassetz, *La Conjuration* (Fayard)

Le prix est doté par la Fondation La Poste de 10 000 euros. Une mention spéciale de 3 000 euros est également attribuée. ■

18e Culture

Une expérience artistique : le « Cocoon » à la Goutte d'Or

Après l'atelier préparatoire de mai dernier (voir notre n° de juillet-août), Cocoon, initié par l'artiste américaine Kate Browne, revient dans le quartier pour poursuivre cette aventure collective et créative.

Les habitants vont avoir l'occasion de se raconter en créant leur propre cocon, exprimant leur environnement, leur quartier.

L'artiste Kate Browne anime la première semaine d'ateliers du 29 septembre au 5 octobre 2013, qui inaugure une année de projets :

- dimanche entre 14 h et 18 h : dans la cour du 28/32 rue de la Goutte d'Or

- lundi 30 entre 14 h et 17 h 30 : à la salle St Bruno.

- mercredi 2 entre 10 h et 17 h 30 et jeudi 3 entre 10 h et 20 h : à l'Echomusée

- vendredi 4 entre 10 h et 18 h à l'Institut des cultures d'Islam

- samedi 5 (Nuit blanche) entre 12 h et minuit dans le jardin partagé de la Table ouverte.

Pour fabriquer leur cocon, les participants doivent apporter des matériaux choisis et collectés par eux, à leur domicile, autour de chez eux, dans le quartier... Par exemple de petits objets : jouets, bouts de verre et de poterie, capsules de bouteilles, photographies, clefs, fleurs, boucles d'oreilles, CD usagés... Et pour envelopper et attacher les objets : bambou, carton, métal, plastique, papier, fils électriques, feuilles, bandes de cassettes, ficelle...

Des ciseaux, du fil, de la colle et autres outils nécessaires à la fabrication des cocons seront disponibles sur place.

La construction du Cocoon se déroulera en octobre 2014 dans le square Léon.

Des associations du quartier sont partenaires du projet : Paris Macadam, Coordination toxicomanie, Espoir Goutte d'Or, Accueil Goutte d'Or, la Goutte d'ordinateur.

□ Inscriptions : coordination.cocoon@gmail.com 06 84 49 98 76.

Au Bal Dark knees

Photos (1969-2012) de Mark Cohen

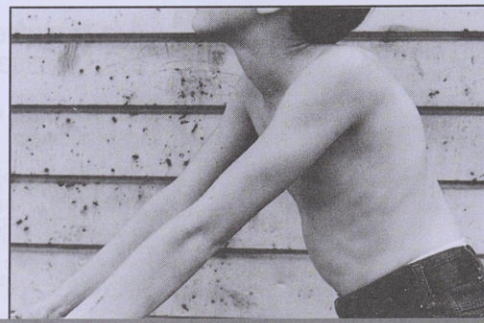
• Du 27 octobre au 8 décembre, 2 impasse de la Défense, 01 44 70 75 50.

Première exposition majeure en Europe de l'Américain Mark Cohen. Arpentant depuis toujours sa petite ville minière de

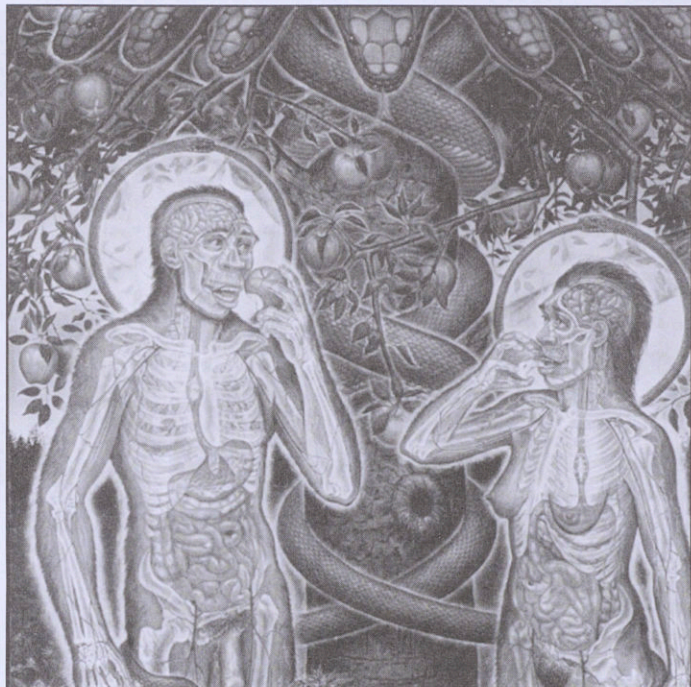
Pennsylvanie, le photographe lui présente un miroir déformant, étrange, inquiétant : galerie de portraits sur le vif, fragments de corps,

de gestes inachevés... L'exposition est accompagnée d'un livre co-édité par le BAL et les éditions Xavier Barras.

M.-P. L.

**À la Halle Saint-Pierre Raw Vision – 25 ans d'art brut**

• Jusqu'au 22 août 2014, lundi au vendredi 11h - 18h – samedi 11h - 19h- dimanche 12h - 18h.
2 rue Ronsard



Alex Grey, Adam and Eve (1988).

Pour le 25e anniversaire de la revue anglo-saxonne *Raw Vision*, la Halle Saint Pierre consacre une exposition foisonnante à cette création populaire hors normes

« Fils de paysan, paysan, je veux vivre et mourir pour prouver que dans ma catégorie, il y a aussi des hommes de génie et d'énergie ». Cette citation du Facteur Cheval par Martine Lusardy, directrice de la Halle Saint Pierre, vaut toutes les tentatives de définition de l'art brut, parfois nommé aussi « art outsider ».

Fondée à Londres en 1989 par John Maizels, co-commissaire de l'exposition avec Martine Lusardy, *Raw Vision* a d'abord été le trait d'union entre art brut européen et américain puis s'est ouverte à l'art outsider international et a découvert ou soutenu de nombreux artistes d'Europe, d'Amérique, d'Afrique, d'Inde et du Japon.

Une énergie créatrice sans entrave. Ainsi, à la fin des années 1980, grâce à la constitution de collections privées et la tenue d'expositions pionnières, l'art brut était sorti de la confidentialité qui entourait les premières propositions de Dubuffet.

Avec plus de 80 artistes et plus de 400 œuvres, l'exposition donne à voir les grands classiques qui ont marqué l'histoire de l'art populaire contemporain et permet de rencontrer des figures majeures exposées pour la première fois en Europe. Tom Duncan et ses manèges de Coney Island, véritable fête foraine animée façon train électrique, Dalton Ghetti, sculpteur minutieux de mines de crayons pour créer un alphabet ou une girafe ! Ou encore les tableaux bordés de ciel bleu peuplé d'oiseaux de Pavel Leonov,



Joe Coleman, professor mom.

évoquant les douces années de sa vie de villageois.

Mais cet art visionnaire est souvent plus violent, comme chez Alex Grey dont le réalisme psychédélique s'exprime notamment dans son Adam et Eve « écorché » et lumineux. Le Finlandais Viljo Gustafsson peint la noirceur effrayante du mystère

de la vie et de la mort, Marc Beyer des scénarios de dépression, d'angoisse mais son dessin ludique et son humour noir ont aussi conduit à la création de posters et de tee-shirts ! Citons encore : Michel Nedjar et ses poupées vaudoues, Ted Gordon et ses autoportraits intenses et puissants ou les accents apocalyptiques de Vonn Ströpp dont certaines œuvres peuvent évoquer la Renaissance.

Les bâtisseurs de l'imaginaire

L'exposition fait aussi une large place, notamment à travers un superbe diaporama, à ces « bricoleurs » de matériaux bruts, créateurs de mondes imaginaires. M. Imagination (Greg Warmack) utilise les capsules de bière pour fabriquer des miroirs, des sceptres et même... un trône ! André Robillard récupère les boîtes de conserve, les ampoules, les plastiques pour inventer des armes complexes et des engins spatiaux.

Mais surtout, la Halle Saint Pierre présente des figurines de Rock garden, à Chandigarh en Inde, créé par Nek Chand. Considéré comme le plus vaste environnement d'art populaire au monde, il rassemble, sur douze hectares, 1400 figures sculptées à partir de déchets industriels, ménagers et d'objets usagés.

Sans aller si loin, on peut visiter en France le Palais idéal du facteur Cheval, dans la Drôme, la maison Picassiette à Chartres, grand assemblage de mosaïques de faïence et de verre, coulées dans le ciment ou encore la « maison de celle qui peint », Danièle Jacqui, près de Marseille.

Annie Katz

À la Galerie Jeune création, De latitudes en portrait,

d'Enrique Ramirez. Jusqu'au 12 octobre, du mardi au samedi, de 13 h à 18 h, 24 rue Berthe, 01 42 54 76 36.

Entre octobre 1973 et août 1977, au moins 500 corps ont été jetés dans la mer par des hélicoptères. Ils ont été mis dans des sacs, cousus avec du fil et ensuite attachés à un morceau de rail ». Les textes des gravures du Chilien Enrique Ramirez, des extraits de journaux sur fond de carte maritime qu'accompagnent les latitudes des endroits supposés où ont été jetés les corps, disent tout de cette page noire de l'histoire du Chili : l'élimination des opposants politiques par voie maritime sous Pinochet.

Son exposition, qui comporte aussi des installations sur la mer en furie, des anciens négatifs de verre de 1910 sur lesquelles des pensées sur la mer ont été gravées à machine, est une réflexion à mi-chemin entre géographie et histoire, à la fois sur la politique et la nature.

Pierrick Yvon

À la Galerie 3F Françoise Mayeras

Sculpture. « Regards d'hier et d'aujourd'hui ».

Tous les jours de 14h à 19h. Vernissage le 24 octobre à partir de 18h. 06 63 22 48 68.

Françoise Mayeras aime voyager, observer, aime laisser son imagination vagabonder. Au départ, tous ses personnages rencontrés, non photographiés ont ressurgi en totems ou idoles grâce au papier mâché. Mais voilà, un jour de février 1991, la péniche-atelier coule à Saint Cloud où elle était amarrée, toutes les sculptures se dissolvent pour nourrir la mémoire de la Seine et de la mer. Un long travail commence à base de ciment, les personnages sont plus rudes, plus denses, plus solitaires avec un vague espoir d'éternité.

Puis en 1995, lors d'une balade sur des rivages, des bois rejetés apparaissent semblables à des silhouettes. Ainsi commencent « les échoués » où le bronze et le métal vont s'allier au bois. Ainsi naquirent bas reliefs, formes corporelles... tout un monde qui peuple notre imaginaire et nous plonge dans des univers mystérieux. La série de visages collés comme des siamois, parfois débabusés, parfois joyeux, au regard parfois impertinent nous interpellent.

Ses œuvres font partie de différentes collections publiques en France comme à l'étranger.

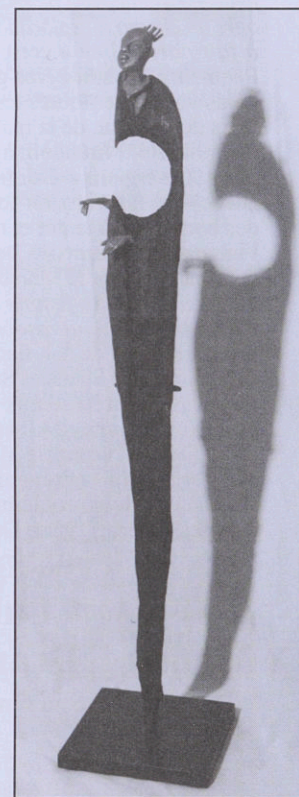
Michel Cyprien

Aux Enfants sur le toit

du 11 au 18 octobre, 22 rue Ramey.

La librairie jeunesse Les Enfants sur le toit présente, du 11 au 18 octobre, *Bestiaires*, une exposition de Marie Gastaut, graphiste, habitante du quartier. C'est chez elle, rue André-del-Sarte, que se déroulent les concerts jazz@homme (voir notre numéro de juillet-août).

M.-P. L.



LE MOIS DU 18^e Théâtre

À la Manufacture
des Abbesses

La rue D., Chronique d'une parisienne fantasque,
de et avec Anne-Sophie Aubin, Mis en scène par Anne-Sophie Aubin et Hervé Van
der Meulen • Du 25 septembre au 2 novembre, du mercredi au samedi à 19 h. 7 rue Véron

Après un passage remarqué au théâtre Pixel, Anne-Sophie Aubin investit la Manufacture des Abbesses avec son spectacle, *La rue D., Chronique d'une parisienne fantasque*. Nous retrouvons la jeune comé-

dienne avec bonheur dans cette pièce inspirée de son recueil de nouvelles du même nom. La rue D. c'est sa rue, la rue Damrémont, au cœur du 18^e, qu'elle habite depuis plus de 10 ans. Avec talent, Anne-Sophie Aubin se

dévoile, et dépeint avec humour et une réelle sensibilité des tranches de vie de son quartier, ses commerçants et ses habitants. Cela donne une pièce rythmée, drôle, poétique et profondément humaine. **Lilaafa Amouzou**

À l'Atelier

La Locandiera, de Goldoni, mise en scène de
Marc Paquiem avec Dominique Blanc et André Marcon

• Du mardi au samedi à 20h, samedi à 16h. Jusqu'au 24 janvier 2014. 1, Place Charles Dullin. 01 46 06 49 24.

La Locandiera, pièce écrite en 1752, fût considérée, dès sa création, comme la comédie la plus

enjouée, la plus réaliste et la plus drôle de Goldoni. L'histoire : un hôtel garni à Florence, un Chevalier misogyne qui a juré de ne jamais tomber amoureux, une aubergiste qui parie que cet homme finira à ses pieds.

« *La Locandiera, comme toutes les pièces de Goldoni est une œuvre sur les variations infinies de la Comédie de l'amour. C'est une peinture vivante qui est projetée sur scène, une peinture qui offre un champ d'exploration tout à fait particulier* » écrit Marc Paquiem. Les huit héros goldoniens vont jouer toutes les couleurs de l'amour, de la malice et de la liberté. Mirandolina (« *La belle Aubergiste* » Dominique Blanc) qui fait chavirer le cœur des hommes, va tenter et réussir l'impossible, séduire le Chevalier de Ripafrata (André Marcon) qui affirme « *Prendre femme moi ? Plutôt une fièvre quarte* ». Sous le regard ébahi de son fiancé, le valet Fabrizio, (Stanislas Stanic), de ses deux prétendants obséquieux, le Comte d'Albafiorita (Pierre-Henri Puente), le Marquis de Forlipopoli (François De Bauer), de deux comédiennes déluées, Ortensia (Anne Durand)



Dejanira (Anne Caillère) et de Tonino (valet du Chevalier) l'aubergiste réussira-t-elle son pari ?

Ces personnages sont des représentants ordinaires du peuple et de la bourgeoisie qui s'amusent, se déchirent et se blessent (chacun y laisse des plumes), dans une mise en scène pertinente et élégante qui joue l'équilibre entre drôlerie et mélancolie avec un décor a minima (chaises, tables, mur nu), et un jeu de lumières qui sculpte les silhouettes, tantôt claires, tantôt sombres, on y rit et on a le cœur serré. La distribution est parfaite. Dominique Blanc, actrice entière, populaire, plus habituée à Racine et Duras, met rapidement le public dans sa poche. Resplendissante dans son costume jaune bouton d'or, éclatante

sur ce fond de mur bordeaux, esquissant quelques sourires moqueurs entre deux répliques, elle est sublime. André Marcon, talentueux solitaire, surtout dans sa déconfiture, est finalement émouvant, attachant dans son costume aussi sombre que son mépris pour les femmes. Les autres acteurs sont tout aussi épatants.

Cette pièce défend l'honnêteté, l'honneur, la civilité avec un certain regard moqueur et amusé. La scène du dîner dans la chambre du Chevalier et celle de la remise de la note au même Chevalier sont à ranger dans les grands moments de théâtre.

Le chef d'œuvre de Goldoni reste un chef d'œuvre chez Paquiem.

Michel Cyprien

Au Théâtre Ouvert Autour de Jean-Luc

Lagarce, mise en scène de François Berreur
4 bis, cité Véron



• **Ébauche d'un portrait** du 6 au 14 octobre

L'Ébauche d'un portrait, créé au Théâtre ouvert en 2008 puis joué en tournée, est conçu d'après le journal du dramaturge et metteur en scène Jean-Luc Lagarce. Laurent Poitrenaux interprète le rôle de l'auteur.

• **Correspondance et entretiens,**
du 14 au 31 octobre

Pendant vingt ans, Lagarce a correspondu avec Lucien et Micheline Attoun, les fondateurs du Théâtre Ouvert et les enregistrements de ses pièces ont donné lieu à des entretiens réguliers avec Lucien Attoun.

Les lettres, intégralement conservées par le Théâtre Ouvert, sont mises en espace avec Laurent Poitrenaux jouant également Lagarce et les voix des Attoun.

À la Manufacture des Abbesses **Docteur Glas,**
de Hjalmar Söderberg mis en scène par Hélène Darche

Jusqu'au 27 octobre 2013. Du jeudi au samedi à 21h et le dimanche à 17h. 7 rue Véron, 01 42 33 42 03

Au début du XX^e siècle, dans l'environnement feutré de la bonne société de Stockholm, un médecin solitaire est confronté aux tabous et aux hypocrisies de son époque. Docteur Glas veut désespérément aider une jeune patiente, mariée à un pasteur plus âgé, dont elle ne supporte plus les assauts.

La pièce date de 1905 et fit scandale à l'époque. On peut aisément le comprendre. Il est ici question d'amour libre, de désir féminin, mais aussi d'avortement, de viol et de meurtre. La religion est la cible privilégiée à travers la dénonciation d'un pasteur hypocrite, violent et libidineux.

La pièce propose une réflexion sur l'amour, le désir et les frustrations. Les personnages expriment la faiblesse humaine, la difficulté de donner du sens à la vie, et la nécessité de s'interroger sur la bienséance, la morale ou encore les normes sociales.

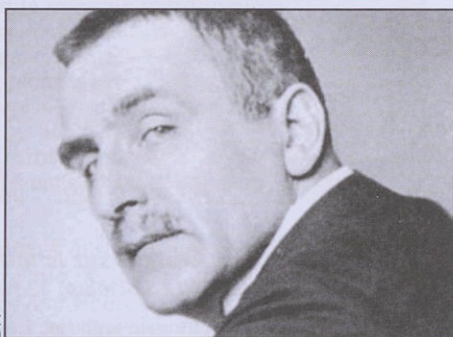
La mise en scène de cette pièce est soignée, et la comédienne Sofia Efraimsson d'une présence et d'une beauté troublante. Des flashbacks oniriques ponctuent les monologues-confidences du Docteur. Décor intimiste et jeux de lumières donnent au public, l'impression d'accéder aux tréfonds de la psyché de ce docteur tiraillé entre ses désirs et son devoir, ses pulsions de vie et ses pulsions de mort.

Lilaafa Amouzou

**L'Etoile du Nord Lulu, La Boite de Pandore, Une Tragédie
Monstre, Drame pour la lecture, de Frank Wedekind**

• Du 29 octobre au 6 novembre, 16 rue Georgette Agutte, tél: 01 42 26 47 47

Lulu, écrite par le dramaturge allemand Frank Wedekind, en 1892-1894, a suscité de violentes polémiques. La pièce ne fut jamais jouée du vivant de l'auteur. Elle raconte l'ascension et la chute d'une jeune fille, battue, violée par son père et tirée du ruisseau par un riche pédophile. Victime des fantasmes masculins, Lulu devient une femme fatale, semant la mort autour d'elle, avant de succomber sous le couteau de Jack l'Éventreur. L'auteur écrit à propos du personnage de Lulu : « *J'ai cherché à présenter un*



superbe spécimen de femme, un de ceux qui naissent lorsqu'une créature richement dotée par la nature, même sortie du ruisseau, accède à un épanouissement

sans limites au milieu d'hommes qu'elle surpasse largement en matière de bon sens héréditaire. » Le metteur en scène Thomas Matalou, qui monte la pièce à L'Etoile du Nord, a choisi la toute première version non censurée de 1894, qu'il conçoit « *comme une partition musicale. Il s'agit de faire ressortir les registres des genres théâtraux : la comédie, le drame, plus exactement le grotesque, et la tragédie* »

Dominique Delpirou

LE MOIS DU 18^e Théâtre

À la Cigale **Recycling party**

• Samedi 19 octobre, 120 boulevard de Rochechouart

Recycling party à la Cigale samedi 19 octobre : les spectateurs sont invités à venir avec un D3E (déchets d'équipement électrique et électronique), c'est à dire radios, écrans, caméscopes, brosses à dents ou grille-pain électriques.... Et les troquer contre

un billet valable pour un concert.

Les D3E contiennent des matières dangereuses qui doivent être correctement recyclées, ainsi que des matières rares pouvant être réutilisées. Depuis 2005, tous ces appareils électriques ne doivent plus

être jetés à la poubelle, mais triés.

L'événement est organisé par l'organisme European recycling Platform et est destiné à sensibiliser au recyclage correct de ces objets qui contiennent des produits toxiques pour l'environnement.

M.-P. L.



Au Lavoir Moderne Parisien

• Les 12, 13 et 14 octobre et les 30 novembre et 1er et 2 décembre. Samedi et lundi à 20 h 30, dimanche à 16 h. Scolaires le lundi à 14 h 30. 35 rue Léon, 01 42 52 09 14.

Ma mère travaillait tout le temps. Il n'y avait pas de repos. Qu'elle soit enceinte ou qu'elle vienne d'accoucher, elle ne s'arrêtait jamais. Comme elle travaillait avec les gens aux moissons, tous les jours baisée avec le ventre comme ça, même les gens ne savaient pas qu'elle était enceinte... ». La comédienne qui ouvre la pièce incarne Amina, une fille de paysanne qui a appris la couture mais qui n'est pas allée à l'école parce que ses voisins ont dit à sa mère « qu'à l'école, il y a des garçons et des filles mélangés, c'est pas bien ».

Entre octobre 2004 et novembre 2005, la sociologue Nadine Jamin a recueilli les témoignages de vingt-deux femmes, toutes habitantes du 20e arrondissement. « Se sont croisées les paroles de femmes de tous âges, toutes origines, tous parcours professionnels, toutes situations face à l'emploi », déclare la sociologue. Salariées ou au chômage, travailleuses indépendantes, chefs d'entreprise et rmistes.

La pièce de théâtre *J'ai trop trimé* est constituée de cinq de ces



témoignages, cinq itinéraires de vie plus ou moins chaotiques, cinq monologues portés par deux comédiennes. Amina donc, mais aussi Marine, Pakita, Françoise et Marie-José.

La scène du Lavoir Moderne Parisien invite à la sobriété. Le décor dépouillé est constitué d'un carré dans lequel on entre ou on sort. Une représentation de l'espace social ou de la maison, lieu propice à la confiance. Pour signifier une condition sociale différente, la comédienne change de chaussure, cela

suffit. Ici, pas d'artifices, permettant ainsi au spectateur de se concentrer sur le texte et la force de ces cinq témoignages.

Nadia Djabali

Également au LMP : Nuit d'encre, samedi 5 octobre à partir de 19 h 30. Une déambulation nocturne à l'écoute de 50 auteurs et acteurs en ouverture de la 28e saison théâtrale du LMP. Venir munis d'une lampe de poche : parcours textuel dans le noir. Bar, restauration et parcours à prix libre.

J'ai trop trimé, travail de femmes, paroles de femmes, mise en scène Stella Serfaty

Au Funambule 53 rue des Saules

Sigrist refait l'actu

• Du 29 octobre au 25 janvier, du mercredi au samedi à 20 h,

Frédéric Sigrist revient au Funambule dans son one man show impertinent (pertinent) critiquant l'actualité au vitriol. Nouveaux sketches en évolution chaque semaine au fil de l'actu.

Rufus joue les Jaillissantes

• Du 2 octobre au 28 décembre, mercredi au samedi à 21 h.

Rufus évoque avec humour et tendresse la vie secrète des femmes, témoignant de la fontaine qui source en elles.

Au Petit Ney **Contes à croquer**

• samedi 12 octobre à partir de 19 h 30. 10 avenue de la Porte-Montmartre.



Martine Compagnon, Violaine Robert et Philippe Imbert du collectif "Contes à croquer" invitent à une soirée spéciale, samedi 12 octobre à partir de 19 h 30.

Scène ouverte d'abord animée par les trois compères puis conte à trois voix sur le thème des belles et des bêtes. Appelons un chat un chat et de gardons pas un chien de notre chienne ce soir là.

À l'Alambic Comédie **Le Coach**, de Bruno Bachot et Denis Bardiau

• Du mercredi au samedi à 20h jusqu'au 31 octobre. 12 rue Neuve de la Chardonnière. Réservations : 06 32 75 59 36 ou 01 42 23 07 66

Patrick Marmignon, 46 ans, célibataire et employé dans le BTP, souffre d'une maladie rare : Il est trop gentil. Sa mère abuse de son temps, sa sœur de son argent et son patron de sa bonne volonté. Il partage son bureau avec Vanessa, une jolie blonde dont il est secrètement amoureux. Malheureusement, celle-ci ne voit en lui qu'un confident.

Le destin de ce personnage héroï-comique va basculer avec l'arrivée d'Assuérus Chêne, *Personal Coach*, au talent discutable. Avec opiniâtreté, ce gourou des temps modernes va tenter de redonner confiance à son nouveau protégé, falot mais attachant.

Non sans difficultés, Marmi-

gnon, brillamment interprété par Philippe Gruz, aspire à reprendre son destin en main. Quand son coach lui lance avec emphase : « Patrick, êtes-vous prêt à écrire les pages glorieuses de notre épopée ? » Notre héros rétorque, fier de lui, « Ce matin, je suis arrivé au travail avec 15 minutes de retard et j'ai refusé de faire le café ! ». Un bon début, mais on comprend d'ores et déjà que la tâche sera ardue.

Les acteurs de cette comédie sont excellents et se glissent à merveille dans la peau de personnages archétypaux. Ils réussissent à emporter l'adhésion du public dès les premières minutes, servis par un texte décapant, des situations loufoques et les gimmicks de chaque personnage. Le succès

de la pièce tient, en grande partie, à cette galerie de portraits hauts en couleurs. Le Coach, sûr de lui, mais déstabilisé par le cas Marmignon, le patron de l'entreprise de BTP, antipathique et misogynne, la collègue, jolie trentenaire un peu sottée et empêtrée dans une relation vouée à l'échec, et bien sûr, un anti-héros, comique malgré lui.

Marmignon évoque irrémédiablement le personnage Veberien de François Pignon. Il n'est donc pas étonnant que la pièce ait fait l'objet d'une adaptation au cinéma en 2009 (avec Jean-Paul Rouve et Richard Berry). Adaptation bien moins réussie que cette pièce au rythme enlevé et à l'humour ravageur.

Lilaafa Amouzou

LE MOIS DU

18^e

Musiques

À la Maison verte, 127 rue Marcadet

Chant et piano

• Samedi 19 octobre à 20 h et dimanche 20 octobre à 16 h 30.

Chant et piano par trois artistes de l'Union générale des auteurs et musiciens professionnels aveugles, samedi 19 octobre à 20 h puis, dimanche 20 octobre à 16 h 30, Trio Michel (violon, violoncelle, piano) avec musiques de Bach, Handel, Paganini, Rachmanikov, Saint-Saëns, Ravel.

Lavoir moderne parisien, **Dérives au Lavoir**

• Samedi 19 octobre à 20 h. Entrée 15 €. Tarif réduit 10 €. 35 rue Léon, 01 42 52 09 14.

Des musiciens de l'opéra de Paris sont actuellement en résidence rue Léon. Le 19 octobre, concert de musique de chambre : une suite musicale pour flûte, alto et harpe, avec des œuvres de Luciano Berio (*Sequenza*), Jean-Philippe Rameau (extraits des *Pièces de clavecin en concert*), Marcel Tournier (2 pièces pour harpe seule), Emmanuel Nunes (*Versus III*). Claude Debussy (*Sonate en trio*). Les musiciens seront : Emmanuel Ceysson (harpe), Sabrina Maaroufi (flûte) et Etienne Tavitian (alto).

À la Reine Blanche **Festival Origine vagabonde.**

• du 2 au 4 octobre. 2 bis passage Ruelle, 01 42 05 47 31

Autour des musiques traditionnelles du monde avec trois concerts à 21 h : mercredi 2 octobre, Askianos et l'académie de dans Parthénon (Grèce), jeudi 3, Yesun et Ubik (Mongolie), vendredi 4, Nanoucool et Tamaala (Mali).

Le nouveau conseil d'administration de l'association Les Amis du 18e du mois

• **Collège des membres fondateurs :** Christian Adnin, Stéphane Bardin, Anne Bayley, Fabrice Benoist, Djimmy Chatelain, Paul Dehédin, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Angela Gosmann, Marie-Pierre Larrivé, Camille Sarrot

• **Collège des membres actifs :** Jean-Jacques Anding, Noël Bouttier, Virginie Chardin, Florianne Finet, Günter Klode, Mathieu Le Floch, Lydie Quentin, Martine Souloumiac.
• **Commissaires aux comptes :** Alain Duplaix et Marie-Claire Klode.

• **Bureau du C.A.**
Président : Noël Bouttier.
Vice Président : Mathieu Le Floch.
Trésorier : Christian Adnin.
Trésorier adjoint : Gunter Klode.
Secrétaire : Martine Souloumiac.
Secrétaire adjointe : Camille Sarrot.



Appelez le 17 !

Fin d'un après-midi de septembre, au haut de la rue de Clignancourt, une femme, la quarantaine, assise sur le trottoir, se tord de douleur et pleure, un gobelet d'eau à la main. Droguée en manque, sans doute, comme ça peut arriver. Plusieurs passants lui proposent une aide. De mon côté, je choisis d'alerter la policière qui, à vingt mètres de là, au carrefour des rues de Clignancourt, Muller et Ramey, tente de régler la circulation. « Ne restez pas là, au milieu ! » me dit-elle d'un air courroucé. De fait, elle-même étant au milieu de la chaussée, pour lui parler, je suis bien obligé d'être moi aussi, au milieu. J'insiste: « C'est-à-dire que, Madame, une dame paraît en détresse, à quelques pas de là... ». « Vous voyez donc pas que je suis occupée ? S'il y a un problème, appelez le 17 ! » Bien à vous, la police de proximité.

Jean-Louis Saux

[À toutes fins utiles pour amuser la rédaction, voire le commissaire de police du 18e, que je suis journaliste honoraire (carte 31.216), ancien rédacteur en chef adjoint au Monde, et... fils d'un ancien colonel de gendarmerie. La police républicaine, je connais.]

canailler dans le quartier puis quittent le lieu au jour naissant, en le laissant dans un état délabré. »

Élise Philippon

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

Foreuse dans le trou

« Jeudi 19 septembre, une foreuse de plusieurs tonnes s'est écroulée, tombée en plein milieu de la rue à l'angle Erckmann-Chatrin et Polonceau. Heureusement, personne n'a été blessé mais les conséquences auraient pu être dramatiques, le chantier jouxtant la cour de l'école Richomme. Apparemment, l'entreprise aurait laissé une cavité dans laquelle la foreuse est tombée. En tous cas, tout a été "nettoyé" à la vitesse de l'éclair et le soir même, il n'en paraissait plus rien. »

Nicolas Bertrand



Bars branchés : Et les nuisances !

« C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai lu votre article concernant les bars du quartier Clignancourt-Ramey-Muller et Clignancourt-Picard.

Effectivement depuis quelques années nous assistons à un réel change-

ment des habitants et habitués du quartier !

J'habite depuis plus de quinze ans rue de Clignancourt et je suis spectatrice de ces changements ! Ce coin du 18e qui était un quartier populaire et bigarré se "boboïse" et devient un quartier carrément branché, envahi la nuit, comme vous le décrivez si bien, par la

jeunesse en quête de soirées alcoolisées.

Je suis surprise que vous dressiez un tableau aussi idyllique de ces ambiances nocturnes, festives, bon enfant et chaleureuses autour de tous ces bars. Vous oubliez de parler des riverains qui subissent tous les soirs, sans répit, la musique, les cris des personnes alcoolisées, le bruit des canettes et bouteilles jetées par terre, les tags sur les murs, toutes sortes de nuisances insupportables au quotidien !

Vous citez le bar l'Escale qui, effectivement est le roi du non respect du repos des riverains et qui sert à gogo des mojitos fortement alcoolisés à des jeunes mineurs, dehors, sans autorisation de terrasse.

Sachez qu'un grand nombre d'habitants de ce « triangle des Bermudes » se sont plaints à la mairie du 18e, que des mains courantes ont été déposées au commissariat.

Les consommateurs viennent s'en-

Au cœur du 18e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE

Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

REPROGRAPHIE

Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

PETITES ANNONCES

■ **Cours de Tai Chi Chuan.** Professeur diplômée de la Fédération de Hong-Kong. Mardi 12 h 15 - 13 h 15 et 18 h 20 - 19 h 20. Jeudi 8 h 30 - 9 h 30. Cours en petit groupe (5 pers. maximum). Rue Championnet. 01 42 51 75 59 - 06 75 31 60 67

■ L'association **Abélia** propose des stages tous les week-ends au gymnase Pajol. Au programme : relaxation, abdos-périnée, jeux de voix, musique en signes, yoga. Contact : 06 62 27 97 80. Infos : www.abelia.asso.fr

■ **Les Enfants de la Goutte d'Or** cherchent bénévoles, étudiants, oisifs, retraités, pour **accompagnement à la scolarité**. Horaires : CP à CM1 lundi, mardi, jeudi, vendredi de 16 à 18 h. CM2 et secondaire : du lundi au jeudi de 18 h 30 à 20 h. contact@egdo.fr ou 01 42 52 69 48.

■ **Urgent. Entraide amicale scolaire** cherche bénévoles, soutien scolaire

re enfants que parents ne peuvent aider, faute de connaissances. Un bénévole, un enfant, une heure par semaine au domicile de la famille. 01 42 23 06 91. Palmyre.vincent@entraidescolaireamicale.org

■ Au **Rendez-vous des seniors** cherchez nouveaux adhérents pour nos ateliers : informatique, gym, relaxation, dessin, sorties culturelles, cuisine, tricot, intergénérationnel. Retrouvez nous en toute convivialité, 67 bd Ney. 01 42 62 42 78.

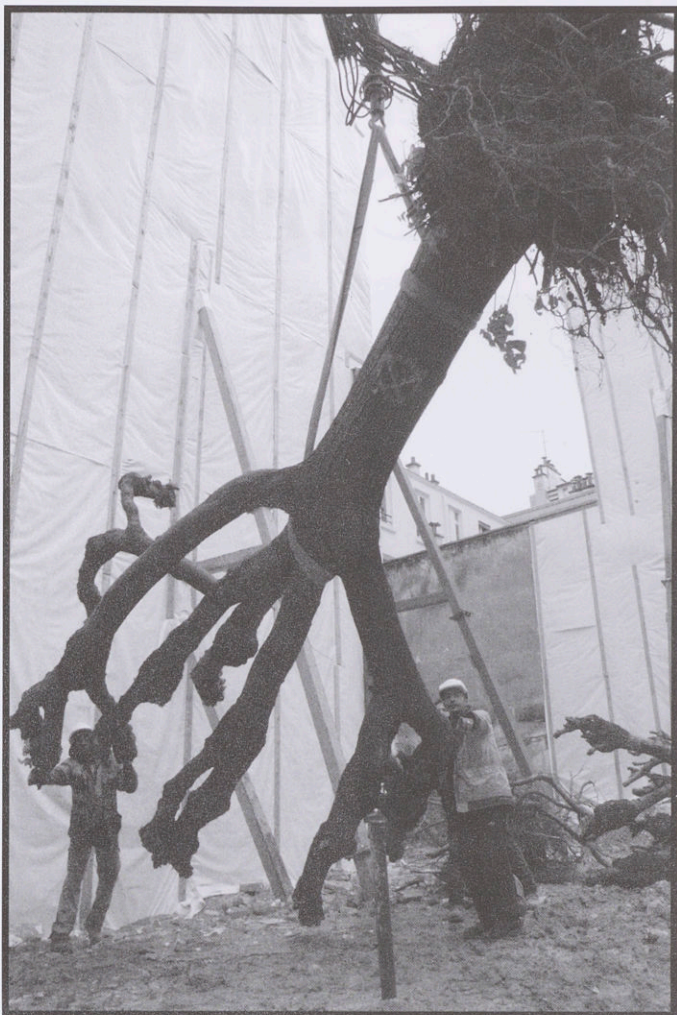
TARIF DES PETITES ANNONCES :

• **Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes.**

(Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.) • Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes. • Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

18e Reportage photo

Reportage photo : Collection « Salut Barbès ! » - Bruno Lemesle.



Ho hisse, les racines du ciel.



Philip Peyrin (à gauche) en pleine action.

Les tilleuls revisités de Philip Peyrin

La vie à l'envers. Un arbre aux allures étranges se dresse depuis cet été dans une friche à l'angle des rues Affre et Myrha : un tilleul effeuillé, écorcé et ébranché, planté tête en bas et racines à l'air libre.

C'est l'un des trois arbres récupérés par le sculpteur Philip Peyrin, fondateur et animateur de l'association d'arts plastiques *Art Exprim*. Sept tilleuls avaient été abattus à l'occasion de l'aménagement d'un jardin au Simplon et trois d'entre eux ont été livrés à son ciseau pour qu'il leur donne une nouvelle vie... à l'envers. « *Les racines donnent vie à l'arbre et il est important de les rendre à notre vue* », dit-il.

Il a donc entrepris de les transformer en œuvre d'art, resculptés à l'horizontale puis dressés dans la friche. Il doit y travailler jusqu'en décembre. Puis, les tilleuls tête en l'air retrouveront leur place dans le futur jardin.

Du 9 au 13 octobre, Fête des vendanges, vous êtes invités à venir graver des messages d'amour dans le bois de ces arbres.

M.-P. L.



Refuserait-elle de voir des arbres dans cet étrange état ?



Un, deux et trois : trois tilleuls à l'envers.

18e Les gens

Micheline Sérioli, 80 ans, a toujours vécu aux Grandes Carrières. Comme avant elle, parents et grands parents. Portrait de dame en son quartier.

La petite fille des Grandes Carrières

Christian Adnin

La famille de mon père habite le quartier des Grandes Carrières depuis 1890, entre la rue des Cloÿs et la rue Ordener, j'ai donc tout simplement repris le flambeau... Pour moi, les Grandes Carrières, c'est mon village... d'ailleurs, je souhaiterais y finir mes jours... mais pas tout de suite... car j'ai beaucoup de choses à vous raconter! », explique, enthousiaste, Micheline Sérioli, retraitée de la sidérurgie, âgée de quatre-vingts ans.

Elle a consigné ses souvenirs d'enfance dans un petit recueil intitulé « *Les Souvenirs d'enfance d'une petite-fille des Grandes Carrières* ». Toutefois, elle admet que c'est sa prof de théâtre de l'association « La Bande à Godot » qui lui en a soufflé l'idée. En effet, elle s'est essayée au théâtre mais sans vraiment parvenir à se libérer. Néanmoins sa prof qui avait beaucoup de plaisir à l'entendre raconter sa vie lui a suggéré d'écrire ses souvenirs.

176, rue Ordener

Son père Gaston était comptable chez Renault. Sa mère, Jeanne, dactylo, s'est arrêtée de travailler pour l'élever, elle et sa sœur aînée, Christiane. « J'ai toujours vécu dans le 18e, d'abord au 176 rue Ordener avec mes parents et ma soeur puis, l'appartement étant devenu trop petit nous avons déménagé, en 1936, sur le trottoir d'en face, au 185 dans un immeuble bourgeois en pierre de taille et en béton armé », continue-t-elle avec précision. Micheline est, alors, considérée comme une petite bourgeoise par ses copines car elle est la seule, à cette époque, à vivre dans un logement possédant une salle de bains, le chauffage central, un ascenseur et même une chambre de bonne qui servira de débarras à toute la famille ! « Mais, à cette période, il était possible pour la classe moyenne de vivre dans ce type d'habitation », reconnaît-elle.

La peur, la faim, le froid. En 1939, la population des Grandes Carrières se compose essentiellement d'ouvriers et d'employés qui travaillent dans les entreprises du quartier : Escaut-et-Meuse (sidérurgie), les Cafés Gilbert, Chauvin-Arnoux (appareils de mesure), Schmid (charcuterie alsacienne), Bedel (déménageur) ... « J'ai le souvenir que l'on vivait sans distinction de milieux sociaux... et puis il y a eu la guerre », raconte-t-elle, encore émue. « Nous, les enfants, avons dû lutter contre la peur, la faim et le froid mais cela nous a aussi permis de développer une grande fraternité, d'autant plus que notre cave avait été aménagée en abri pour plusieurs immeubles du quartier en cas de bombardement. Le soir, il y avait le couvre-feu à 10 heures et si on était encore dehors, mes parents et moi et qu'on entendait une patrouille allemande, on se cachait très vite sous une porte cochère ! », se souvient-elle. Pour répondre au manque de nour-



riture, le gouvernement instaure les cartes de rationnement. « Mais pendant la guerre, le Secours national, un organisme d'entraide, qui était installé dans les locaux des Magasins Dufayel, boulevard Barbès, distribuait aux élèves des écoles paroissiales, dont je faisais partie, des gâteaux caséinés, des compléments alimentaires qui nous permettaient de conserver un équilibre », complète-t-elle.

Le summum : le Gaumont-Palace

Le 16 juillet 1942, elle descend avec sa mère et sa sœur dans le quartier pour faire quelques courses lorsqu'elles ont la stupeur de voir des familles, avec leur petite valise, placées autour

Le 16 juillet 1942, dans les bus stationnés entre les rues Marcadet et Lamarck : la rafle des enfants Juifs.

de bus stationnés entre la rue Marcadet et la rue Lamarck. Puis, elles voient des policiers leur donner ordre de monter. Lorsque les bus partent, les enfants qu'elles connaissent bien leur font des signes de la main. Elles leur répondent mais sans vraiment comprendre ce qui se passe. Le lendemain, elles apprendront avec effroi la réalité de rafle du Vel' d'Hiv'.

« Avant et après la guerre, il y avait des lieux particulièrement conviviaux dans l'arrondissement, c'étaient les cinémas de quartier. Et ils

étaient très nombreux ! Nous y allions presque tous les samedis soirs avec papa, on y rencontrait toujours les mêmes personnes et nous y avons vu presque tous les films sur la Résistance et découvert un monde que nous n'imaginions même pas ! », se remémore-t-elle, les yeux pétillants. « Le summum, c'était le Gaumont-Palace, un truc extra-ordinaire ! ». Le Gaumont-Palace, détruit en 1973, était situé place de Clichy, à l'emplacement actuel du Castorama et des hôtels Mercure et Ibis. Micheline y a vu chanter les vedettes de l'époque mais également son premier film en couleur, *Le Bal des Sirènes* avec Esther Williams et « l'inoubliable *Ben-Hur* ! ». Elle se rappelle aussi le magnifique orgue avec de superbes jeux de lumière pendant l'entracte. Pour elle, le Gaumont-Palace restera à jamais synonyme d'émerveillement. « Dans les années 1950, lorsqu'on allait à la séance de 16 h du dimanche, la queue pouvait aller jusqu'au bout du

Pont Caulaincourt, c'est dire ! »

17 rue Vauvenargues : Jean

« Je le trouvais mal fringué, trop timide mais de retour de notre voyage organisé en Égypte, on s'est simplement rendu compte qu'on ne pouvait pas se passer l'un de l'autre ! », explique-t-elle, pudique, à l'évocation de son existence auprès de son époux Jean Sérioli, un homme divorcé, père d'une petite fille, qu'elle a rencontré lors d'une croisière sur le Nil. Elle se souvient encore de sa proposition de vie commune : « Jean m'a dit : tu prends ma fille et moi je prends ta mère ! » Ils emménageront dans un immeuble situé au 17 rue Vauvenargues qui était, il y a longtemps, l'emplacement des réserves du grand magasin *Le Printemps*.

Sténotypiste de formation, Micheline a travaillé en tant qu'attachée commerciale. Elle n'a pas eu d'enfant, mais elle est toujours restée extrêmement proche de sa belle-fille Patricia, qu'elle a adoptée, en 1999, à la mort de son mari « Entre Patricia et moi, c'est plus que de l'amour ! », clame-t-elle. Aujourd'hui, elle regrette l'émigration des entreprises du quartier vers la banlieue et l'insécurité galopante : « J'ai été volée quatre fois au marché Ordener, il paraît que je suis une cible idéale avec ma canne et ma démarche très lente », souligne-t-elle, ironique. Cependant, souhaitant demeurer positive, elle a voulu écrire un recueil de ses souvenirs, d'abord pour ceux qu'elle aime et plus largement « par devoir de mémoire ».

Annick Amar